

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

125

onzième année

mai 1964

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	35 F	18 F
Etranger	45 F	23 F
Abonnement de soutien : 1 an : 40 F — Etranger : 50 F		
Abonnement d'Honneur : 100 F		
Le numéro : 3,50 F		

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes
« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

0,50 F pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuell likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693. San Francisco. U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

C.C.L., 29, rue Jules-Van-Praet, Bruxelles

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1964 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1964. N° 389 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

ONZIÈME ANNÉE

MAI 1964

SOMMAIRE

A Roger Peyrefitte 228

Les problèmes des Arcadiens, par ANDRÉ BAUDRY 229

L'explosion, par DANIEL GUÉRIN 236

Le saphisme en Grande-Bretagne,
par ESME LANGLEY 246

Jean-Paul Sartre a-t-il imité Paul Bourget?
par SERGE TALBOT 251

Le combat d'*Arcadie* 258

La chronique de Simone Marigny 261

LIVRES :

Les quatre sens de la vie, de Alain DANIELLOU 264

L'automate, de Alberto MORAVIA 266

Au fond de l'homme, cela, de Georg GRODDECK 267

L'apprenti sorcier 268

Contresens anglo-saxons 273

CINÉMA :

The servant, de John LOSEY 270

Le silence, de Ingmar BERGMANN 271

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Mon très cher Roger Peyrefitte,

Les *Amitiés Particulières*, bréviaire de combien d'arcadiens, ont été attaquées par l'un de ceux qui, depuis vingt siècles, au nom de la morale, martyrisent les Georges et les Alexandre, et ceux qui, devenus des hommes, continuent à subir les mêmes attraites et les mêmes enchantements.

Seul, avec Jean Cocteau, dont vous venez de défendre la mémoire dans cette incomparable lettre ouverte, vous avez eu le courage de patronner *Arcadie*.

Comment, une fois de plus, au nom de tous les homophiles, ne vous remercierais-je pas de ce nouveau courage que vous manifestez en publiant sous votre nom, avec quel brio, avec quel sublime, votre « *Lettre ouverte à M. François Mauriac*, prix Nobel, membre de l'Académie française » ?

Certains, vous le savez, ont craint pour votre chef-d'œuvre lorsqu'ils ont appris qu'il serait porté à l'écran. A plusieurs reprises, depuis quelques semaines, vous me dites votre émerveillement devant cette prodigieuse réalisation.

En me téléphonant avant la parution de cette « lettre ouverte » et à ce sujet vous me disiez, avec quelle passion : « Vous comprenez, les *Amitiés Particulières*, c'est moi » !

Que ceux qui ont eu peur, se rassurent... et décidément tout est bien organisé, prévu, puisque, grâce à cette émission télévisée, vous avez pu crier au monde, le dégoût, le mépris que nous inspirent ces misérables tartuffes.

Oh oui, cher Roger Peyrefitte, de quel cœur, des millions d'homophiles, ceux d'hier qui ont du frémir de joie dans leur tombeau, ceux d'aujourd'hui aux prises avec ces démons, ceux de demain pour qui cet impérissable texte sera le réconfort de tous les jours, oh oui, de quel cœur, tous, nous vous disons MERCI, MERCI, MERCI !

A. B.

F. Mauriac, *Le Figaro littéraire* des 23/29/4/1964.

R. Peyrefitte, *Arts* des 6/12/5/1964.

LES PROBLÈMES DES ARCADIENS

par ANDRÉ BAUDRY.

Il n'y a pas que les Arcadiens qui ont des problèmes. Quel être humain n'en connaît, à un moment ou à un autre de sa vie ? Beaucoup trop d'Arcadiens, d'homophiles, arrivent à penser et à croire qu'ils sont les seuls à en avoir. Et les leurs plus tragiques, plus insolubles que ceux des autres.

S'il y a des homophiles tentés de se croire très au-dessus des autres humains de par une certaine intelligence, une certaine finesse, il y en a beaucoup d'autres — beaucoup trop — qui croient que leur sort est obligatoirement, irrémédiablement : triste, noir, sans issue, catastrophique.

Alors, cet homophile s'installe dans cet état. Ou il cherchera des solutions qui ne sont pas les vraies solutions. Ou il demandera à son entourage, à ses amis, à un médecin, à un prêtre, très souvent au signataire de cet article, de le sortir de cette situation. Je voudrais ce mois-ci, réservant pour d'autres éditoriaux les autres problèmes de la vie homophile, évoquer seulement l'un d'eux, que 80 % d'homophiles considèrent comme le problème *majeur*, capital, autour duquel ils tournent sans répit, et sans pouvoir le pénétrer pour, le connaissant mieux, s'en guérir.

Problème dont il a été souvent question dans cette revue, plus encore, certes, dans mes « mots » au Club, ou dans mes causeries des réunions d'*Arcadie* en province, car le verbe permettait plus de commentaires précis et vécus que ne le permet l'écriture. Oui, bien sûr, il s'agit de la *solitude*.

André-Claude Desmon et Jacques Valli rendant compte, ici même, de l'enquête qu'ils ont menée parmi quelques Arcadiens, nous ont répété que la plupart des homophiles interrogés ont évoqué l'importance de la solitude au moment de la découverte de leur homophilie.

Je ne m'étendrai donc pas sur cette solitude particulière de l'adolescent ou du jeune homme qui se découvre homophile, qui se croit le seul homophile, et qui n'a presque personne autour de lui pour en parler.

Il s'agit ici de la solitude des Arcadiens qui se savent Arcadiens, qui vivent leur vie arcadienne, qui fréquentent des milieux homophiles (Arcadie, son club; des bars, des restaurants, des groupes d'amis homophiles; les associations étrangères, etc...).

En dix ans de direction d'*Arcadie*, je crois bien qu'il ne s'est pas achevé une journée sans que de vive voix, dans mon bureau, sans que dans une lettre, un homme — dont l'âge, la situation, la culture étaient aussi différents que possible — ne m'ait dit, avec tristesse, avec le dégoût de la vie, avec un ciel sans horizon, avec le cœur serré : « Monsieur Baudry, si vous saviez comme je suis seul!... si vous saviez comme je souffre d'être seul..., si vous pouviez me sortir de ma solitude... »

Oui, c'est le problème numéro 1 de la plupart des homophiles. Et même, il est la cause de beaucoup d'autres, il suffit de citer : imprudences dans la recherche d'un partenaire, instabilité même dans la profession et dans ses relations, volonté d'en finir avec une vie qui ne vaut plus la peine d'être vécue, désir du mariage.

L'homophile seul passe tous ses loisirs dans la quête effrénée d'un partenaire d'un moment pour qu'il lui fasse oublier qu'il est seul, que son âme est seule, que son cœur est seul, que son corps est seul.

Ces rares instants de contact — combien dangereux souvent, toujours trop bestiaux — ils les provoquera, il les renouvellera pour se donner l'illusion de n'être pas tout à fait seul.

Quittant son bureau, son usine, son commerce, sachant qu'il va retrouver son studio, son appartement ou sa petite chambre au sixième étage sans confort, il ne sait pas rentrer chez lui. Il veut voir un semblable à lui-même, à défaut d'une parole avec celui que le destin mettra sur son chemin, il veut au moins un regard qui sera son propre regard, et qui sera une consolation dans son désert. Cela devient une obsession. Plus de goût pour rien, la lecture, la musique, le spectacle, une promenade n'offrent plus d'intérêt. Ils ne sont plus de possibles compagnons.

On oublie toutes règles de prudence. On frôle le chantage. le matraquage, le vol, l'illégalité et ses redoutables conséquences.

On oublie ses responsabilités, sa dignité d'homme, on fait taire ses vrais sentiments, on chasse tout scrupule de cons-

science, on fait table rase de son passé, de sa culture, de son idéal.

... Seul... Seul... Seul...

« Je ne veux plus être seul, je ne peux plus rester seul, je deviens fou, je veux vivre comme les autres, je veux voir quelqu'un, lui parler, je veux un ami... »

Et chacun, presque mot pour mot, se dit, et se répète, inlassablement, ce que je viens d'écrire.

Ah, je vous entends, Arcadiens mes amis, clamant votre solitude... aussi bien dans le vaste Paris que perdus dans vos montagnes ou dans vos plaines. Ah oui, je vous entends!

Et alors cette solitude conduira certains à changer sans cesse de profession, d'emploi, de lieu de résidence, à détruire ce qu'il a, dans le fallacieux espoir d'avoir plus de chance de rompre sa solitude ailleurs. Même instabilité dans ses relations, ses amis. On se voit, on ne se voit plus. On se voulait mutuellement du bien, on se veut du mal. On défendait la mémoire, le souvenir, la vie de tel ami, puis on ternit son visage et son esprit.

Vives amitiés, non moins vives inimitiés. On rend responsable son entourage de cette solitude de laquelle on ne parvient pas à sortir.

Et alors surgit l'idée du mariage. On est convaincu de son homophilie, on est convaincu qu'elle est et restera, pour la vie entière. Mais on ne veut plus être seul : alors on se mariera.

Que sera cet éventuel mariage? On se garde bien d'y réfléchir.

On se mariera donc uniquement pour n'être point seul.

Aimer une femme, lui rendre la vie supportable, avoir des enfants et les éduquer : autant de questions qui, si elles viennent à l'esprit, sont aussitôt chassées : on se mariera.

Un homophile me confiait récemment : « Je suis malheureux, vous ne m'avez pas vu depuis mon mariage, il y a un an, mais je pense que vous me reverrez, les points de contact avec ma femme sont quasi nuls, et si, au début, j'appréciais mes retours au logis parce qu'elle était là à m'attendre, parce que tout était fait dans la maison, maintenant je n'y porte plus attention, je regrette de m'être marié, pour le moment je ne pense pas encore divorcer, mais je ne sais ce que sera mon avenir. »

Mon avenir! Et le sien?

Le mariage pour soi, pour ses aises, pour ses facilités, pour ne plus faire des courses et de la cuisine, pour trouver

un être à qui parler le soir et le samedi et le dimanche, et trois semaines pendant les vacances!

Un être pour soi, sans se soucier de lui, de ses exigences, de ses appétits, de sa vie.

Et quand on songe que certains conseillent de telles unions!

Quelle que soit l'emprise de la solitude sur l'homophile, quel que soit son désarroi, sa propension au désespoir, l'éventualité d'une dépression nerveuse, que sais-je : un homophile, même seul, n'a pas à prendre femme.

Fausse solutions. Qui ne le sait? Qui ne m'approuve en me lisant?

Alors, surtout quand la trentaine approche, on songe sérieusement à une amitié.

Une amitié! Il n'est pas un Arcadien qui n'y songe souvent, même le plus frivole, certains soirs de lassitude morale.

Pour s'assurer qu'elle est possible, pour s'assurer qu'elle peut durer, que de fois n'ai-je pas été interrogé?

Répondons.

Possible : oui. Durable : oui.

L'histoire d'*Arcadie* elle-même pourrait dresser un beau catalogue de ces amitiés profondes et stables.

Je connais des amitiés qui existent depuis vingt-cinq ans, c'est dire qu'on peut trouver la durée dans des amitiés homophiles comme dans les mariages.

Mais pour qu'elle se perpétue..., pour qu'elle vive et se développe..., il faut à la base une grande générosité, un souci de l'âme plus que du corps, une volonté de concessions.

Une grande générosité. Reconnaissons-le : elle est une vertu rare.

Ce que j'écrivais à propos du mariage ne doit pas se renouveler ici, sinon cette amitié vivra ce que vit une rose.

Si on veut essentiellement un ami pour soi, pour sa satisfaction personnelle, pour résoudre ses difficultés, pour sortir de sa solitude physique et morale, l'échec est prévisible.

L'amitié n'est pas un don, c'est un travail. Il faut savoir ne rien attendre de l'autre, sachant que ce qu'on donne, on le retrouve dans l'autre, encore meilleur.

L'homophile qui pense à l'amitié, de façon sérieuse, vers la trentaine, ou même plus tard, a certes beaucoup de mal à faire de réels sacrifices. Ses précédentes années de jouissance éphémère ne l'ont pas habitué à cette ascèse, à ce renoncement, à ce dépouillement.

Ce langage peut paraître vieillot, trop théologique même, et pourtant, je n'invente rien, et je ne veux ici exposer aucune doctrine à base de telle ou telle idéologie. Je parle de ce que je sais, de ce que j'ai vu et entendu en dix ans d'*Arcadie*.

Quand j'écoute un homophile me demander la réalisation d'une amitié, et que je l'entends surtout me parler de ce que devrait être l'autre, de ce qu'il devrait être et moralement et intellectuellement et physiquement, j'attends souvent — et en vain — le moment où l'on me dira : « si c'est ce que je souhaiterais, voici ce que moi je crois pouvoir donner... car je suis... » et qu'on me fasse alors un vrai portrait moral de soi-même. Ah, oui, vraiment, trop souvent on exige tout de l'autre, on ne donne pas beaucoup soi-même. Ou ce qui est pis, on croit donner beaucoup, mais on ne donne pas l'essentiel, on renoncera seulement à ce à quoi on ne tenait déjà plus, à ce qui était devenu un fardeau, à ce qui avait perdu de son piment. Pour l'être désiré, pour l'être aimé, rarement, on renonce à des états ou à des choses essentiels, mais on exige de lui cette abnégation. Il y a déséquilibre dans la démarche première : le don; alors, les jours sont comptés.

Un souci de l'âme plus que du corps. Je crois pouvoir affirmer que si les hétérosexuels agissaient ici comme les homophiles, il y aurait peu de mariage, peu de mariage heureux, peu de mariage vivable.

Oui, il faut oser le dire, il faut oser l'écrire : l'immense majorité des homophiles accordent au seul corps — à ses apparences, à ses exigences — une importance beaucoup trop grande, une importance qu'il ne mérite pas, une importance sans mesure avec ce qu'il peut être, ce qu'il peut offrir et donner, aujourd'hui déjà, à plus forte raison demain.

Le mot « beauté », la notion « beauté » prend, dans la vie des homophiles, le même caractère que le mot « Dieu » peut prendre pour un prêtre. Ecoutez des homophiles parler de ces choses : « Il était beau... Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi beau... Était-il beau? »

Le jeune homophile veut la beauté chez son partenaire, l'homophile, fatigué par les ans... et par la vie, la veut tout autant.

Celui qui aime pour la première fois, passe! Mais celui qui a connu bien des visages et bien des corps, celui qui a accumulé échec sur échec, celui qui se retrouve à quarante

ou cinquante ans, seul, très seul, quoi, il réclamera encore, il exigera encore la beauté qui transfigure tout ! Ce n'est pas raisonnable. Ce n'est pas sage.

Ah..., si je pouvais écrire tout ce que je sais, tout ce dont j'ai été le témoin, en ce domaine particulièrement !

L'homophile serait-il, décidément, celui qui ne sait rien hiérarchiser ? Au même moment où l'on se plaint de sa solitude, où l'on veut un ami, où on le veut pour la vie entière, on s'attarde surtout à l'enveloppe charnelle.

Il est vrai qu'on bâcle tellement les relations dans ce monde ! Et de plus en plus, et dans tous les milieux, c'est vrai. On a peur de n'arriver à rien, alors, toujours plus vite, tout, et tout toujours plus mal, inévitablement.

On s'apercevra que les qualités morales ne sont pas ce que sont les qualités physiques, alors, comme c'est facile, on se sépare. Et on se retrouve seul, déçu, amer, inquiet du lendemain.

... Hélas : qu'un beau visage se représente ! Foin des réflexions de la veille pour ne pas retomber dans les mêmes erreurs !

Qu'on me comprenne bien : le physique a son importance. Chacun sait que les seules qualités morales ne suffisent pas à soutenir, à vivifier, à enrichir une amitié. Il faut un accord physique, il faut un accord sexuel. Les moralistes, les théologiens eux-mêmes, à notre époque, le reconnaissent. Mais, encore une fois, c'est insuffisant.

L'homophile qui ne se contente plus d'aventure, qui veut une amitié, doit, dès le départ, s'il sent son cœur s'émouvoir devant un être de chair, calmer son cœur, et chercher à appréhender l'âme de celui qui lui plaît.

Le succès n'est certes pas assuré pour autant, mais, du moins, plus réfléchi, plus nuancé, l'avenir peut s'échafauder quotidiennement.

Une amitié n'est pas toujours, est rarement, un grand éclat de soleil qui se soutient sans effort.

Alors la solitude, problème numéro un de nos homophiles, la solitude surtout morale, spirituelle, plus que charnelle — beaucoup, finalement, arrivent presque à supporter la solitude sexuelle — sera vaincue.

Ces homophiles, qui dans le silence vivent depuis des années des vies intimement unies, savent bien — que comme pour les hétérophiles — tout demeure possible si les esprits s'accordent.

... A cette multitude qui me lit, qui se reconnaît dans tel

portrait, qui gémit douloureusement sur son sort, qui accuse la société, Dieu, les autres, à cette multitude d'Arcadiens, seuls, et qui voudrait tant une amitié pour la vie, je ne peux donc que leur certifier que c'est possible, que cela existe, mais que ce n'est jamais un cadeau qui vous tombe du ciel. L'amitié est un effort, l'amitié est un travail. Jamais achevé. Il ne doit pas y avoir calcul, recherche de soi. Il ne doit pas y en avoir un qui fait des concessions, l'autre peu... Et savoir même qu'inévitablement, il y en aura un qui fera plus de concessions que l'autre : vouloir la balance absolument égale, chimère.

Si c'est difficile, cela vaut-il la peine d'être entrepris ? La solitude, qui laisse libre, après tout n'est-elle pas encore la meilleure compagne ?

Ah l'égoïsme ! : je terminerai comme j'ai commencé :

Si on n'est pas capable de se dépasser, de s'oublier, inutile de dire que l'on veut une amitié.

Mais à celui qui fera cet effort, ai-je besoin de le dire, la joie inondera son cœur.

Arcadie, qui a voulu réhabiliter les homophiles devant les autres, veut aussi les convaincre qu'ils sont capables, comme n'importe qui, des plus grands sacrifices pour bâtir une vie à deux.

Arcadie souhaite à chacun de connaître une amitié.

Elle a été à la base de certaines, elle est présente au déroulement de beaucoup, elle intervient pour encourager, reconforter quand c'est nécessaire, elle rétablit ce qui est parfois chancelant, elle donne l'exemple de l'idéal.

Arcadie est donc là pour aider chacun à vaincre la solitude.

ANDRÉ BAUDRY.

L'EXPLOSION ⁽¹⁾

par DANIEL GUÉRIN.

Il me fallut attendre l'âge de vingt-et-un ans pour vivre, comme dit saint Paul, *selon la chair*. Au lecteur qui s'offusquerait à l'énumération de mes débordements, je réponds à l'avance qu'aucune vantardise, nulle délectation rétrospective ne m'inspirent aujourd'hui. Mais je suis bien obligé de donner une idée (trop faible encore, car je ne puis tout dire) de ce que fut, après tant d'années de continence forcée et d'ignorance de moi-même, une explosion si longtemps retardée. Et, si je n'entraîs dans ces détails, comment, de surplus, ferais-je comprendre la nausée qui, assez promptement, s'empara du trop goulé chasseur?

A la fin de novembre 1925, ayant mis en hibernation dans la naphthaline mon uniforme de sous-lieutenant de réserve, je me présentai à mon nouveau patron. Il avait une tête chevaline, une mâchoire carnassière, que soulignait l'absence de moustache, des manières actives, vulgaires, autoritaires. C'était un homme du peuple « arrivé » à la force des poignets, un adjudant. Debout, à côté de lui, un long sire, mou, chafouin et muet : son « pointeau ». L'établissement où l'on pénétrait, en pointant, par une triste cour pavée, ressemblait davantage à une usine qu'à une agence de librairie. Il était situé dans le quartier de la Chapelle (que les Nord-Africains n'avaient pas encore peuplé), tout près de la tranchée du chemin de fer du Nord et du métro aérien qui suit les boulevards, dits extérieurs. Il avoisinait la rue de la Charbonnière, aux vestales obèses, obscènes et repoussantes de l'amour vénal.

C'était un quartier authentiquement prolétarien, où régnait, pour ma joie, la casquette et où des chanteurs, installés sous le métro, interprétaient, en s'accompagnant

(1) Extrait des *Mémoires d'un jeune homme dérangé*, à paraître.

L'EXPLOSION

de l'accordéon, devant un large cercle de badauds portant, pour mon régal, le pantalon de velours à côtes : « *Valencia, terre exquise, où la brise...* ». Nous prenions notre repas de midi dans des caboulots bourrés d'ouvriers, qui redemandaient du pain, restaient très longtemps à table, lisaient leur journal après le café, lutinaient les serveuses.

Ma fonction consistait, à longueur de journée, à remplir, dans un carnet à souches, truffé de papier carbone, des bordereaux d'abonnement à divers périodiques. Je me mourais d'ennui, d'inanition sexuelle et de honte. Mais pour gravir l'échelle il fallait débiter comme simple soldat. Mon patron éprouvait une visible satisfaction à rabattre le caquet d'un « fils de famille ». C'était la première fois de ma vie que l'on me mettait dans le rang, et j'en tirai, par ailleurs, quelque profit. En outre, la fréquentation quotidienne de cette espèce d'usine et de ce quartier me fit découvrir et aimer le « populo » parisien.

Malgré mes absorbantes occupations, je brûlais d'ardeurs érotiques au point qu'il me fallait tantôt les dissimuler, tantôt me hâter d'aller recourir à l'exutoire solitaire. Il est vrai que les trajets en métro, de Saint-Michel à Barbès et, surtout, de Barbès à la Chapelle, m'exposaient à une surabondance de tentations. J'en avais, pour la journée, l'esprit chaviré.

Comment ressusciter par la plume les jeunes ouvriers parisiens de cette époque? L'espèce en a disparu, tel le mammoth ou le dinosaure : la race, fanée par les privations de 1940-1945, a perdu de son éclat; la machine a remplacé le labeur musculaire; la tenue vestimentaire et aussi les comportements se sont embourgeoisés; la vie chère, le coup porté au célibat par les allocations familiales, la longue durée du service militaire subi au loin, ont vidé les rues de leur jeunesse masculine; enfin et surtout, les « vrais de vrais » n'habitent plus aujourd'hui la capitale, mais de lointaines banlieues.

Dans mes moments de plus fortes fièvres, je feuilletais, sur ma table d'expéditeur, les livres ou dictionnaires qui m'offraient de belles anatomies; ou bien je lisais, en cachette, *Corydon*, qui venait de paraître, et j'écrivais à Gide une lettre de tumultueuse gratitude; ou bien je contemplais, sur la couverture du *Miroir des Sports*, au bistre velouté, de bien plaisantes images du jeune Milou

Pladner, les mains chaussées de gants, — aujourd'hui masseur aveugle.

A force de privations, j'étais, sans exagérer, assez près de devenir fou. Un soir, le hasard me fit rencontrer un petit apprenti-mécanicien de la Marine, sur le point de partir en permission à Nevers. Il était de caractère liant. Pour sauter le pas, je n'avais plus à couper, cette fois, qu'un fil ténu. Pourtant une dernière inhibition me fit le laisser prendre le train. Mais le remords fut si vif que j'entrepris, pour ses beaux yeux, le voyage nivernais. Hélas, j'avais eu l'imprudence d'annoncer mon arrivée par lettre et, quand je parvins au domicile du jeune col bleu, la vision de sa mère, montant une garde farouche armée d'un balai, me fit renoncer, une fois de plus, à mes desseins, et rentrer bredouille à Paris. Un méphistophélique ami, qui, lui, n'avait aucune espèce de scrupules et s'était juré de me déniaiser, me fit honte de mon manque d'audace. Il me tança avec une telle causticité que je fis le serment d'être, à l'avenir, moins pusillanime.

C'est ainsi que, poussé à bout, j'osai solliciter et j'obtins les faveurs d'un jeune ouvrier. Lucien avait d'admirables yeux couleur d'eau de mer, un teint fleuri, éclatant de santé. Nous louâmes ensemble, à la semaine, une petite chambre d'hôtel du côté de Barbès. Et c'est là que je connus, *enfin*, le « long plaisir sans remords ».

J'emportai mon précieux trésor au bord de la mer, pour le mieux abriter et le mieux savourer. J'y vécus huit journées, où je connus la joie la plus complète, une félicité en laquelle se rédimait tout mon passé. Malgré ses périodes de vaches maigres, ses tempêtes ou ses souillures, une vie aura tout de même été belle qu'auront illuminée les courses sur la falaise herbeuse, face à la mer scintillante, seul avec cette merveille de la nature qu'était le charmant adolescent.

Malheureusement, une femme ne tarda pas à s'immiscer dans notre dialogue. Une fille publique qui raffolait, à juste titre, de Lucien. Pour ne pas le perdre, je consentis, tantôt à lui prêter la chambre pour ses ébats, tantôt même à partager à trois le vaste lit. Mais les cris de volupté que Lucien sut faire pousser à la fille me déchirèrent. Et, depuis cette minute, toute ma vie devait s'user dans la recherche d'un plaisir identique à celui que ma rivale avait manifesté de façon si lancinante.

Ma liaison avec Lucien ouvrit toutes les vannes. Je devins coureur. Vivant désormais sur mon irrésistible lancée, je ne songeais qu'à multiplier, entasser, additionner, collectionner, compter sur les doigts les aventures charnelles. Ainsi, dans le quartier des éditeurs, je rencontrai un coursier cycliste, casquette plate et hexagonale, chandail de grosse laine, culotte bouffante à fond de cuir, souliers *ad hoc*, gracieux et plats, en bandoulière une toile verte bourrée de livres. Il était grand, brun, frisé, avec un regard qui se voulait dur, une provocante virilité : un vrai type de « titi » parisien.

La violence divinatoire du désir m'inspira des mots si appropriés que j'obtins incontinent un rendez-vous. Mon bourgeois de père m'avait cédé les deux pièces mansardées, avec entrée séparée donnant sur l'escalier de service, qui, pendant tant d'années, lui avaient tenu lieu de bureau et de cabinet de toilette. J'en avais fait, au sens propre, une garconnière, d'où l'on pouvait contempler les arbres du jardin de Cluny et les deux tours jumelles de Notre-Dame. J'y recevais des amis (en prenant soin de fermer à clé, très silencieusement, la petite porte au bas de l'escalier intérieur qui conduisait à l'appartement de mes parents). Le jeune Fred y vint, dans sa tenue cycliste, amenant avec lui une odeur indéfinissable de transpiration, d'huile lubrifiante et d'arôme mâle. Je vois encore son air médusé, admiratif, de jeune travailleur privé, chez lui, de confort et d'art. En le recevant dans mon antre, mon propos n'était pas seulement d'ordre sentimental : il y entrait déjà un appétit de transgression sociale. Je lançais un défi à ma classe.

Du moins est-ce ainsi qu'aujourd'hui, avec le recul des ans, j'essaie d'interpréter mon comportement d'alors. Mais, sur le moment, je ne cherchais guère à m'analyser ; je n'étais pas porté à déchiffrer le pourquoi de mes inclinations et de mes prédilections. L'instinct le plus élémentaire me poussait, les yeux fermés, vers le peuple. M'évader de la cloche sous laquelle on m'étiolait, faire voler en éclats la ségrégation dans laquelle on m'avait enfermé dès l'enfance était comme une triomphale réparation. Je me précipitais avec encore plus de curiosité que de concupiscence vers ces gaillards dont ne me séparaient plus d'opaques barrières. Leur mode de vie simplifié à l'extrême, leur pittoresque et mâle accoutrement, leur vert langage, parfois hermétique, leur teint fleuri par le plein air, leur vigueur musculaire, leur animalité franche et naturelle que ne freinaient ou ne

tarissaient encore à l'époque aucune factice inhibition, aucune retenue petite-bourgeoise (ils étaient, de surplus, moins accaparés qu'aujourd'hui par les filles), tout chez eux me surprenait, me métamorphosait, m'enchantait.

*
**

J'avais cessé — enfin — d'attacher de l'importance à l'acte charnel. Mes partenaires occasionnels ne me modifiaient pas, ne me détérioraient pas, me laissaient intact. Bien plutôt, grâce à eux, je n'étreignais plus le vide, et, physiquement, je me portais beaucoup mieux. Cependant je n'étais pas content de moi. J'étais las de passer de l'un à l'autre. L'enseignement que je tirais de chacun d'eux était à peu près le même : je perdais mon temps. Et, s'il n'y avait eu l'habitude, la douce et impérieuse habitude de la rencontre presque quotidienne, j'aurais eu plaisir à vivre seul. Mais il y avait l'habitude, la menace, toujours suspendue au-dessus de ma tête, de redevenir, si je refusais le secours de la chair fraîche, l'insatisfait d'autrefois, physiquement intoxiqué par le désir, affamé au point d'en perdre la tête, d'en avoir le cerveau obscurci. La hantise de ce péril, devenu quelque peu imaginaire, m'incitait à découcher même les soirs (assez peu nombreux, il est vrai) où je n'en avais guère envie.

J'avais supprimé le problème de la chair, je l'avais remplacé par des habitudes régulières de plaisir. Le contact des corps nus, dont l'Eglise et mon éducation avaient fait un drame, n'était plus pour moi qu'une formalité hygiénique, comme le boire et le manger. Je pouvais, sans effort ni tension, vivre, exercer mon métier, poursuivre mes travaux littéraires, m'adapter au monde, puisque j'avais ma ration de volupté. Ces fureurs, ces passions malades que l'on trouve, vestiges du passé, dans les livres, me paraissaient appartenir à une époque antédiluvienne.

Au surplus, les épidermes auxquels j'osais me frotter appartenaient au sexe défendu. Le tabou était en déroute. La liberté triomphait.

Je goûtais le plaisir à l'état pur, sans y mêler ni la sensibilité, ni l'intelligence, ni l'amour-propre. Je ne m'embarrassais plus de ce qui était devenu pour moi l'accessoire (les

fatras et les boniments de la « sublimation ») et je recherchais l'essentiel. L'essentiel : un jeune corps nu dans des draps frais. Je notais : *« Repos pour le cœur qui a souffert, et vacances pour l'intelligence qui a travaillé : seuls les membres se fatiguent, mais de la plus douce des fatigues... Ne jamais cesser de s'entourer de frais visages. Remplir tous les coins de l'horizon avec de jeunes bras et de jeunes lèvres ; ne plus voir la laideur du monde ni la mort »*. Plus les êtres étaient nombreux autour de moi, plus ils comblaient le vide.

Hormis les visages et les formes, rien ne m'intéressait. Il me fallait épuiser des visages et des formes chaque jour. Ne m'était bénéfique que la présence de mâles juvéniles. J'étais entraîné dans une sorte de tourbillon continu, vivant uniquement par les sens. J'étais incapable d'un effort de réflexion un peu soutenu et le moindre attouchement, le moindre sourire me coloraient le monde.

Les garçons passaient, vite consommés, et, du rivage, je les regardais prendre, presque aussitôt, le large, un peu hébété, un peu las, heureux et honteux à la fois de ne m'attacher, de façon durable, à aucun, me consolant de l'un en essayant de l'autre.

*
**

C'est ainsi que je vivais. Et pourtant je n'étais pas content de moi. Le plaisir pour le plaisir exige un perpétuel renouvellement. Seule comptait la première découverte d'un corps indéchiffré, qu'aucun linge ne voile plus :

— Tiens... mais tu es beau... Montre comme tu es beau.

Mais une fois la curiosité satisfaite, aucune surprise n'est possible. Sortant des bras d'un partenaire, j'en appelais un autre : plus le corps réclame et moins il obtient.

Je n'étais pas content de moi. J'avais besoin d'aimer. J'avais besoin de souffrir. Georges traversa ma route. Voici dans quelles circonstances. Après m'être perdu dans les parages de la « Bastoche » et de la place d'Italie, je fis mon entrée dans un autre monde, celui du Sport. Je m'inscrivis à l'U.C.J.G., rue de Trévise, l'équivalent des Y.M.C.A. américaines. Dans sa petite piscine très froide, on se baignait nu, après une rude séance de culture physique et de course à pied.

Je devins un supporter, désintéressé, des champions de natation, de l'extraordinaire Jean Taris, machine à crawler,

à l'apollonien Cartonnet. En water-polo, nous applaudissions des rencontres homérique entre les équipes de la « Libellule » et du « S.C.U.F. ». Ensuite nous dînions dans un petit restaurant de sportifs où le pain et la viande n'étaient pas mesurés, où l'on pouvait boire à sa guise, finir les plats, demander du « rabiote ». Avec une placide gloutonnerie, ces belles mécaniques récupéraient les calories perdues.

C'est là que je rencontrai Georges. Il incarnait exactement le type physique auquel allait ma prédilection. Il avait un coffre d'athlète, l'aspect d'un « dur », un visage bourbonien. Il excellait à la nage et au water-polo. Il n'était pas élégant, car son corps massif, se suffisant à lui-même, supportait mal le vêtement, masque bienfaisant pour les malingres, vain oripeau pour les forts. Il avait des culturistes le narcissisme bien connu. Il aimait à faire jouer ses muscles, ses beaux muscles, son orgueil et son capital, dont il devinait l'effet magique sur ses soupirantes et soupirants, au point d'en éprouver lui-même du plaisir. Il les palpait, les flattait et, se dédoublant, leur parlait comme à des étrangers : « ma belle carapace », se murmurait-il, tandis que, devant la glace, il prenait les poses classiques du boxeur en garde ou du discobole.

Dans sa petite chambre d'hôtel (dont il ne révélait pas volontiers l'adresse), amas désordonné de culottes de sport, de vieux numéros de l'*Auto*, et de mouchoirs multicolores, il restait de longues heures, nu, ne sentant pas le froid. Parfois, comme une femme corrige un détail de sa toilette, il repérait une insuffisance musculaire et, saisissant des haltères ou un extenseur, commençait de savantes contorsions.

Mais, devant moi, comme il n'était pas du tout inintelligent, il avait un peu honte de son corps ou plutôt de l'intérêt trop exclusif que je semblais porter à cette enveloppe.

— Tu dois me considérer comme une brute.

— Comme une *belle* brute.

— En effet, c'est ce que je suis... De la viande, un point, c'est tout. Et tu n'aimes en moi que la viande, rien que la viande...

— Mais c'est de ta faute. Pourquoi ne cultives-tu en toi que la viande? Tu pourrais faire beaucoup mieux...

— A quoi bon? Je me laisse aller. Je fais marcher mes muscles. Je m'abrutis, et je ne pense plus à autre chose...

— Ah! Il y a donc, pour toi, « autre chose »?

— Il y a, tout de même, autre chose...

— Vraiment?

Ce fort était un faible, ce « dur » un sensible, ce fier un enfant perdu. Les enfants perdus ont toujours éveillé en moi un trouble indéfinissable, à l'opposé du désir, et plus proche de la tendresse, de la charité. C'est ainsi qu'après ne l'avoir d'abord que convoité — et follement — je me pris à l'aimer. Dans ses prunelles si bleues et si vagues, il y avait une lueur singulière, comme un semblant d'âme. Je m'étais lassé vite des jouissances brutales et des mains rudes. Son regard, certains des propos qui lui échappaient m'ouvraient à nouveau un monde perdu, faisaient vibrer en moi une corde sensible qui n'était qu'assoupie. De l'hypersexuel repu surgissait un autre être, paternel, maternel, fraternel. J'avais besoin de me dévouer. Je flairais que Georges était de la race des bourreaux. Il y avait dans son expression, dans son comportement, parallèlement à une non feinte camaraderie, une part de muflerie et de sadisme. Une voix suppliait au fond de moi, avec obstination : *souffrir, ah! souffrir.*

Il avait un primitif instinct de classe, une amertume de révolté. Pour lui je ne fus jamais qu'un fils de famille, un bourgeois, sur lequel il lui fallait prendre sa revanche. Comme il avait des besoins d'argent, il me fit vendre une précieuse édition des *Jeunes filles en fleur* de Marcel Proust, abondamment corrigée de la main de l'auteur, et je fis ce sacrifice, sans hésitation, ravi de lui donner une telle preuve d'amour, tandis que lui, en m'y incitant, éprouvait une mauvaise joie anti-intellectuelle.

Il se déroba toujours à mes sollicitations les plus pathétiques, tout en sachant combien son obstination cruelle me faisait souffrir. La seule fois où il se départit de son orgueilleuse réserve, nous étions, après de fortes libations, à plusieurs sur un divan. Et ce fut vers un autre qu'il se tourna.

Mon père n'avait pas été sans remarquer le dérangement de ma vie et, comme il continuait à exercer sur mes allées et venues, sur celles aussi de mes visiteurs, une surveillance à peine discrète (en dépit de mes vingt-trois ans), il finit

par découvrir la vérité. Ce fut une scène pénible, mais qui ne se déroula point comme je l'avais anticipée. Au lieu de m'accabler de reproches, il fondit en larmes :

— Toi aussi, mon fils, il te faut donc porter cette croix!

Fort des avantages et bardé de l'insouciance que me conférait la jeunesse, plus occupé à découvrir les délices du fruit défendu qu'à les prendre au tragique, je n'écoutai, tout d'abord, ces propos de style démodé que d'une oreille distraite et sceptique. Et comme, avec trop d'orgueil, je m'affirmais de taille à endurer le fardeau, mon père, ne cessant de sangloter, entra, à son tour, dans la voie des aveux :

— Tu verras plus tard, plus tard seulement, comme c'est difficile, comme c'est dur. Car moi aussi...

J'écoutais, abasourdi. Je m'en voulais de mon aveuglement. Comment n'avais-je pas deviné? Et, soudain, je me souvenais sur quel ton hyperbolique mon père, à la veille de la grande guerre, célébrait le puissant Nijinski au cou de taureau, étoile des Ballets Russes, défi vivant à la pesanteur; et comme il regardait le petit « cycliste » du sculpteur Maillol. Et, comme il avait tremblé, pendant la guerre, pour un jeune cuirassier...

Alors, il me donna quelques détails sur sa propre singularité. A l'en croire, mon cas n'était pas le même que le sien. Je n'étais pas insensible aux femmes, moi, disait-il, tandis que lui... Et il souleva, pudiquement, le voile sur ce qu'il appelait le « calvaire » de sa vie conjugale.

— Vous représentez pour moi, mes enfants, de bien grandes difficultés vaincues et de grandes victoires sur moi-même...

Pour conclure :

— J'ai des remords. Je n'ai pas aimé ta pauvre mère comme j'aurais dû, comme elle le méritait et elle en a souffert. Je n'ai pas su conserver son amour et, jusqu'à sa mort, je regretterai de n'avoir pu lui donner le bonheur complet qu'elle méritait... Que je n'ai pas eu non plus... Mais sans doute doit-il manquer quelque chose à chacun...

Et, reportant sur moi son complexe de culpabilité, mon père ajouta plaintivement qu'il avait pris une lourde responsabilité en me procréant. Je lui répliquai gaillardement que ce *mea culpa* était d'un romantisme dépourvu de sens :

— D'abord, parce que personne n'est responsable des lois ou des caprices de la nature; ensuite parce que je suis

furieusement content d'être au monde, de vivre, de sentir, de désirer et surtout de penser, et qu'en ne te mariant pas tu m'aurais privé de tous ces privilèges.

— Mon enfant, répliqua mon père, qui, décidément, était ému au point de ne pouvoir abandonner le ton mélodramatique, n'oublie jamais tes *responsabilités* vis-à-vis des jeunes gens avec qui tu te lieras. Quant à moi, je ferai tout pour t'aider. La vie te réserve sans doute bien des souffrances, et même bien des périls. Je serai toujours à tes côtés. Sache que tu peux, en toute occasion, compter sur moi, même dans les circonstances les plus... délicates...

Ne voulant pas demeurer en reste, je trouvai une dernière réplique :

— En me parlant comme tu viens de le faire, tu n'as fait qu'augmenter l'affection et le respect que j'ai pour toi. Tu vois que ce n'était pas inutile!

Le *pater familias* autoritaire et vigilant, qui m'avait harassé depuis mon enfance, faisait place à un compagnon d'infortune, à un allié, je n'ose écrire : à un complice. En tout cas, nous eûmes désormais des adversaires communs. Entre le père et le fils, un *gentlemen's agreement* fut conclu, que seule la mort devait dénouer, reportant sur mes seules épaules un fardeau lourd, certes, mais trop délectable, à coup sûr, pour mériter le nom de « croix ».

DANIEL GUÉRIN.

RAYMOND DE BECKER

L'ÉROTISME D'EN FACE

« S'assumer dans l'ordre plutôt que dans l'anarchie »

Ed. J.J. Pauvert — 256 p. — 200 illustrations

Broché : 33 F — Relié : 44 F (plus port)

LE SAPHISME

EN GRANDE-BRETAGNE :

DE LA REINE VICTORIA A ÉLISABETH II

par ESME LANGLEY,

directrice de *Arena Three*.

Récemment, l'hebdomadaire conservateur *Spectator* publia un article, mal accueilli, d'Alan Brien, sur la situation des homosexuels britanniques dont la cause, disait-il, n'était pas convenablement représentée. Pourquoi ne pas entreprendre une « campagne nationale » d'éducation sur les « réalités de l'homosexualité », suggérait M. Brien. (Pourquoi pas, en effet ?) Et il terminait en invitant ce qu'il appelle « le Corps Auxiliaire féminin » à se découvrir et à se déclarer, puisque elles, du moins, ne sont pas poursuivies par la loi anglaise.

En qualité de directrice d'une nouvelle revue dont le premier numéro est sorti récemment et qui a pour but précisément cette « campagne nationale d'éducation » sur les réalités de l'homosexualité féminine, j'ai aussitôt écrit à M. Brien pour lui demander si son journal consentirait à soutenir cette campagne en acceptant nos annonces sur la nature et les buts de cette revue. J'ai à peine besoin de dire qu'il n'y eut aucune réponse du valeureux M. Brien ni de son journal. De sorte que nous assistons au spectacle particulièrement risible d'un journaliste invitant une bonne partie du public anglais à élargir ses vues — et du directeur de ce même journal faisant en sorte qu'il n'ait aucune chance de le faire dans *ses propres colonnes* ! Et voilà pour la brillante idée d'une « campagne nationale... ». Cette histoire met cependant en relief quelques-unes des réalités de l'homosexualité en Grande-Bretagne.

Cette espèce de sottise et d'hypocrisie est caractéristique de l'attitude anglaise officielle dès que l'homosexualité, mas-

LE SAPHISME

culine ou féminine, est en question. A la B.B.C., par exemple, le saphisme est un sujet interdit, tabou. Et même, bien que la B.B.C. soit tenue de réserver un certain temps d'émissions de radio et de télévision à l'examen du Rapport Wolfenden et à l'homosexualité masculine, sa tactique immuable est de bannir toute allusion à l'équivalent féminin. Le programme quotidien de radio populaire *Woman's Hour* (*L'Heure de la Femme*), par exemple, propose des causeries et des discussions sur tous les sujets imaginables à ses millions d'auditrices : prostitution, avortement, contraception, ménopause, psychothérapie « à faire soi-même », comportement des adolescents, illégitimité — on en parle, on le fait un jour ou l'autre — mais un sujet est rigoureusement exclu : pas un mot sur les lesbiennes. Pourtant ce programme atteint des millions de femmes, dont un bon nombre doivent être soit étroitement liées soit en rapport avec au moins un membre du « Corps Auxiliaire féminin », à moins bien sûr qu'elles n'en fassent elles-mêmes partie... comme certaines speakerines du programme *L'Heure de la Femme*.

Tout comme les pieds de piano et les longs caleçons de laine à l'époque victorienne, la Lesbienne est un sujet « dont on ne doit pas parler ». En fait, on se rappelle que cette absurde idée que l'homosexualité n'existe pas chez les femmes remonte à la reine Victoria elle-même. On a raconté que, lorsque fut promulguée la loi contre l'homosexualité masculine, on demanda également à la bonne Reine quelles étaient ses intentions concernant la législation contre l'homosexualité féminine. Elle proclama énergiquement que les relations de cette nature étaient absolument impossibles entre femmes et qu'il n'y avait donc pas lieu de statuer sur ce qui n'existait pas et ne pouvait pas exister. C'est à elle que les lesbiennes anglaises d'aujourd'hui doivent d'échapper aux brutales sanctions légales et doivent aussi leur « non-existence » officielle.

Cependant, avec une joyeuse indifférence à l'égard des opinions de la bonne reine Victoria, le déferlement de livres et de films d'après-guerre où figurent des lesbiennes continue sans être endigué. (On peut toujours prétendre, il est vrai, que ces personnages n'existent que dans la fiction, qu'ils n'ont rien à voir avec la vie réelle ; et il est de fait que la plupart des lesbiennes de la fiction n'offrent qu'une pâle ressemblance avec des êtres humains véritables.)

En termes simples, cela signifie tout bonnement qu'on peut entendre le *teen-ager* moyen d'aujourd'hui un peu « à la page », et même l'enfant sur les bancs de l'école, parler couramment des invertis, des anormaux, des « carolines » et autres « jules » et « folles tordues » comme faisant partie d'un milieu social banal et depuis longtemps accepté, tandis qu'au même moment leurs aînés disposant de quelque autorité s'obstinent à essayer d'étouffer complètement la chose, s'ils ne prétendent plus affirmer tout à fait qu'elle n'existe pas.

La journaliste Dilys Rowe, dans un article de la revue *Twentieth Century* (*Le Vingtième Siècle*), a cité une assistante sociale de Londres disant qu'elle ne savait rien de ces choses-là parce que... « elles ne sont pas jolies, vraiment, n'est-ce pas ? ». L'article même de Miss Rowe était précédé d'une note du directeur de la revue expliquant qu'on avait chargé trois journalistes d'enquêter sur « le monde brumeux et inexploré du saphisme » et que deux d'entre elles avaient fait chou-blanc. Que deux journalistes expérimentées, aujourd'hui, à notre époque, à Londres (Angleterre), se trouvent incapables d'accomplir ce qui doit être plus ou moins une besogne routinière du journalisme, cela éclaire vivement et admirablement la situation. Et cette situation n'affecte pas seulement la partie du public qui est sincèrement désireuse d'en savoir davantage sur ce sujet tabou — la mère, par exemple, dont la fille se conduit « bizarrement » et qui ne peut la secourir parce qu'elle ne comprend rien à cette « bizarrerie »; ou l'employeur qui hésite à confier un poste de responsable à une femme candidate, qui le laissera tomber pour se marier et fonder une famille; ou l'institutrice, qui se trouve aux prises avec des questions dont elle-même ne connaît pas les réponses. Elle affecte aussi l'homosexuelle elle-même à tous les niveaux de la société. Que ressent-elle, elle qui erre sans boussole dans ce monde « brumeux », ce monde « inexploré » de silences et de demi-vérités ?

« Il semble que je ne sois jamais tombée amoureuse d'un homme, comme les autres filles », disait l'une d'elles récemment. « Je ne sais pas ce que j'ai. Il n'y a personne pour me le dire, et aucun moyen de le découvrir. » Et une autre : « Je suppose que j'ai toujours été invertie, quoique je ne m'en sois pas rendue compte avant d'avoir trente ans. Quand je m'en suis aperçue, je suis allée voir un médecin

à la suite d'une rencontre avec quelqu'un qui était comme moi et qui m'expliqua tout. Mais le médecin me dit qu'il n'y avait pas grand-chose à faire passé vingt-cinq ans. Si seulement je m'étais mieux comprise quand j'avais, mettons, dix-sept ans, et si j'étais allée me faire soigner, alors j'aurais pu guérir. » Et une autre plainte, encore plus familière : « Je croyais qu'il ne pouvait y avoir personne d'autre comme moi; je me sentais si isolée, si seule, que quelquefois je pensais au suicide, mais pour une raison ou une autre j'en venais à espérer contre toute espérance qu'un jour je trouverais quelqu'un de semblable à moi, quelque part, d'une façon quelconque... »

Peu de médecins en savent davantage sur ce « monde inexploré » que les professeurs, les parents et les camarades de travail. Une patiente demandait un jour à une femme médecin si elle avait quelque chance de « guérison », et s'entendit répondre que cela pouvait être, mais qu'il y avait si peu de spécialistes au courant des mécanismes de l'homosexualité féminine (laquelle diffère considérablement de l'homosexualité masculine, comme tout ce qui est féminin de tout ce qui est masculin), que ceux qui les comprenaient avaient tous de longues listes d'attente, et qu'il pourrait s'écouler beaucoup de temps avant que sa malade puisse entreprendre un traitement. Et, comme elle avait maintenant dépassé la trentaine, les chances de « guérison » étaient minimes de toute façon. En 1963, le Dr Caprio notait dans son ouvrage sur l'homosexualité féminine que ce domaine avait été regrettamment négligé. Il l'est toujours, surtout en Grande-Bretagne.

Comme les clubs homosexuels sont aussi interdits en Angleterre, la femme qui découvre peu à peu sa propre situation et cherche à trouver d'autres femmes capables de la comprendre ou de lui donner un avis utile aura de grandes difficultés à le faire. Quelques-uns des clubs existants, qui ne sont que clandestins, sont extrêmement équivoques. Une femme sensible, très intelligente, diplômée, qui finalement réussit à se procurer l'adresse d'un de ces clubs de Londres, me raconta qu'à sa première visite elle avait été tellement choquée et terrifiée qu'elle avait eu ensuite des nausées pendant plusieurs heures. (« Sont-ce là mes frères ? », commentait Stephen Gordon dans *Le Puits de Solitude*.) Elle avait été incitée à fréquenter ces clubs

par son psychiatre, après un traitement de deux ans qui s'était révélé inutile.

Voilà donc la condition de la femme homosexuelle en Grande-Bretagne de nos jours. Elle commence à se rendre compte obscurément qu'elle est « différente » des autres dans un monde conformiste de fiançailles, de mariage et de maternités. Où et comment peut-elle entrer en contact avec d'autres femmes, capables de comprendre ses problèmes, de sympathiser avec eux et de jeter sur eux un éclairage fécond ? La réponse est que, sauf par hasard ou si elle fréquente un milieu de femmes évoluées et affranchies, elle ne le peut pas. Elle devra se débattre seule, ou faire des efforts maladroits et désastreux pour « recruter » une hétérosexuelle complaisante de ses amies, et peut-être s'attirer des ennuis avec la société en général pour tout résultat. Elle n'a aucun réconfort, aucune clarté à attendre de la lecture de son journal ou de l'audition de la radio ; elle ne pourra aller dans aucun club décent (toute tentative pour en fonder un pourrait bien être considérée comme une « tentative de corruption de la moralité publique » et lui attirer la vindicte du Procureur de la Reine). Le médecin de son quartier sera probablement impuissant, ou, pis encore, la poussera à suivre un « traitement » prolongé, onéreux et souvent inutile. Et très souvent elle croisera en trébuchant le chemin d'une autre lesbienne, de la pire espèce, qui lui fera beaucoup plus de mal que de bien.

C'est dans ce contexte social que nous lançons notre nouvelle revue *Arena Three* qui, nous l'espérons, aidera à réparer quelques-uns des dommages causés par la politique de l'autruche et l'ignoble presse à sensation.

Reste à savoir si elle ne sera pas rapidement interdite par les pouvoirs publics.

ESME LANGLEY.

Traduit de l'anglais par
RAPHAËLLE SORIANA.

JEAN-PAUL SARTRE

A-T-IL IMITÉ

PAUL BOURGET ?

par SERGE TALBOT.

L'ouvrage intitulé *Le Roman français depuis la guerre*, que Maurice Nadeau vient de faire paraître en livre de poche, dans la collection « Idées », déconcerte par des absences et des présences également injustifiables. Par quel cheminement de pensée ce représentant de l'intelligentzia a-t-il pu en arriver à passer sous silence l'auteur des *Amitiés Particulières* et à consacrer une demi-page à celui de... *Caroline Chérie* ? Il est vrai que c'est pour nous apprendre que Cecil Saint-Laurent, sous le nom de Jacques Laurent, a rompu des lances contre Sartre, en le rapprochant de Paul Bourget, autre romancier à thèse.

Au lieu de se couvrir de ridicule en publiant un essai intitulé « Des raisons par lesquelles un intellectuel, s'il lit Kant, abuse d'une vierge et la tue », Paul Bourget publie *Le Disciple*. Il gagne l'adhésion du lecteur en lui faisant voir un garçon sympathique et studieux. Ce brave garçon lit Kant. Sa lecture terminée, il séduit lâchement et empoisonne la fille du château dont il est précepteur. Et voilà le lecteur convaincu. (Malebranche aurait vu là un bel exemple de l'effet contagieux des imaginations fortes).

La leçon de Bourget n'a pas été perdue, pense Jacques Laurent. Un demi-siècle plus tard, J.P. Sartre s'est gardé de publier un traité ayant pour titre *De l'homosexualité considérée comme la phase préparatoire au fascisme*.

« C'est Lucien dans *L'Enfance d'un Chef*, et Daniel dans *Les Chemins de la Liberté*, qui se chargeront d'imposer le tandem illégitime (de l'inversion et du fascisme) aussi dociles à Sartre que Robert Greslou à Bourget » cité par Maurice Nadeau).

La formule est amusante, surtout quand on la rapproche

de la tentative de ce psychanalyste américain, cité par Francis Jeanson dans *Sartre par lui-même* (Seuil), qui identifie précisément Sartre avec Lucien et pousse la candeur à expliquer l'œuvre de Sartre par le grand trauma conté dans une scène (transposée naturellement!) où Lucien (environ 3 ans) passe une nuit dans la chambre de ses parents. Jacques Laurent touche au moins à un point délicat de la philosophie de Sartre : quelle est sa position sur le problème de l'homosexualité?

Les Arcadiens sont des « jansénistes » : on l'a dit, et c'est vrai. Mieux que personne, ils savent que l'homosexualité n'est ni un caprice, ni une perversion, ni le résultat d'une finalité consciente bien qu'implicite. Ils savent que les biologistes, les psychiatres, les psychologues ont raison de voir en elle un tropisme, une loi biologique mystérieuse, mais singulièrement plus forte que les volontés individuelles et les lois de la société. Comment ne seraient-ils pas sceptiques en lisant les termes par lesquels Sartre, balayant le déterminisme, conclut son essai sur *Baudelaire* :

« *Le choix libre que l'homme fait de soi-même s'identifie absolument avec ce qu'on appelle sa destinée* ». En ce qui concerne le penchant homophile, il n'y a pas de choix libre. Dès ce monde les jeux sont faits.

Les brillantes démonstrations n'ont jamais porté sur le fait homophile. Dans *Saint-Genet*, Sartre montre que Jean Genet, pupille de l'Assistance publique, a choisi délibérément d'incarner le vol et le mal parce qu'on l'avait traité de voleur pour un menu larcin qu'il commettait comme un somnambule, sans le savoir, aux environs de sa dixième année :

« Chassé du paradis perdu, exilé de l'enfance, de l'immédiat, condamné à se voir, pourvu soudain d'un « moi » monstrueux et coupable, isolé, séparé, bref changé en vermine... la honte du petit Genet lui découvre l'éternité : il est voleur de naissance, il le demeurera jusqu'à sa mort, le temps n'est qu'un songe : sa nature mauvaise s'y réfracte en mille éclats, en mille petits larcins mais elle n'appartient pas à l'ordre temporel ; Genet est un voleur : voilà sa vérité, son essence éternelle ».

Bien entendu, ce n'est là qu'une illusion : Jean Genet n'est pas un voleur : c'est un petit garçon qui, pour remédier à sa solitude et à son angoisse, pour se donner l'illusion de détenir ce monde où il se sentait de trop, a volé sans le savoir c'est-à-dire qu'il s'est trouvé dans une situation telle

qu'il a agi comme il l'a fait. Mais, ayant choisi le Mal, il s'en est fait le chantre inspiré dont le chant « paradoxalement s'élève en une flamme haute et pure » (Nadeau). Si Genet tient volontairement l'homosexualité pour un vice, c'est qu'il cherche la sainteté du mal. « Pour cet homosexuel, le mal c'est la virilité », remarque Maurice Nadeau. C'est après elle qu'il court, tragiquement, sans jamais pouvoir la rejoindre, sans jamais pouvoir la connaître autrement que par le sexe ».

Sartre semble bien rendre ici l'homosexuel responsable de sa destinée. « *L'inversion* », dit une formule bien contestable de Saint-Genet, « *n'est pas l'effet d'un choix prénatal, ni d'une malformation endocrinienne, ni même le résultat passif et déterminé de complexes : c'est une issue qu'un enfant découvre au moment d'étouffer* ». Mais le philosophe n'accepte pas ce qu'il appelle « la morale des flics et des procureurs ».

La formule de Sartre appelle des réserves. Sans doute, comme l'écrivait P.-V. Berthier dans *Liberté*, le journal de Louis Lecoq, du 1^{er} janvier 1964, « les lois humaines qui sont de nos jours en vigueur dans le domaine de la sexualité ont été forgées par des juristes et votées par des députés qui ne savaient de la question que ce qu'on en savait alors, c'est-à-dire à peu près rien, en des temps où les lois biologiques étaient totalement ignorées ». Mais aujourd'hui, à partir d'un certain échelon tout au moins, les représentants des pouvoirs publics ne s'accrochent plus à une morale rigide, archaïque et bornée. Comme Voltaire, il a toujours fait entendre sa grande voix généreuse toutes les fois que venait à sa connaissance un crime, une torture, une injustice. A l'opposé de Cecil Saint-Laurent, il est tout proche d'E. Armand, « l'En-Dehors », et des libertaires qui mettent l'accent sur le rôle que les transgressions jouent dans l'évolution. Il a loué Rimbaud d'avoir tenté de devenir son propre auteur. Lorsque Rimbaud « définit sa tentative par son fameux *Je est un autre*, il n'hésite pas à opérer une transformation radicale de sa pensée, il entreprend le dérèglement systématique de tous ses sens, il brise cette prétendue nature qu'il tient de sa naissance bourgeoise et qui n'est qu'une coutume » (*Baudelaire*). C'est une des formules employées par A. Gide dans *Corydon* ! Si Lucien devient fasciste ce n'est pas parce qu'il est homosexuel : c'est en entrant dans le monde du sérieux, où l'homme se fait tel qu'il soit attendu par des tâches placées sur sa route ;

il devient chef comme son père; il est justifié (comme les salauds de *La Nausée*) par les valeurs de son milieu, de sa classe sociale, il est justifié dans ses convictions les plus imbéciles (il est raciste) et jusque dans son lit (il renie l'âge de la bohème, de la gratuité, de l'émancipation sexuelle).

C'est à Sartre et à Cocteau que Jean Genet doit sa liberté. L'important essai sur Baudelaire est dédié à cet écrivain en marge, dont le « lot aura, de fait, été jusqu'à présent », note Michel Leiris, « de se targuer d'être un coupable en même temps qu'un poète et que la société a, effectivement, tenu derrière des murs nombre d'années durant ».

Loin de chercher à imposer un prétendu tandem de l'inversion et du fascisme, Sartre tient André Gide en haute estime. En présentant *Les Temps Modernes*, il oppose l'attitude de Gide mesurant sa responsabilité d'écrivain lorsqu'il dénonçait l'administration du Congo à celle de Flaubert et de Goncourt qu'il tient « pour responsables de la répression qui suivit la Commune parce qu'ils n'ont pas écrit une ligne pour l'empêcher ». Dans son *Baudelaire*, il oppose l'attitude de Gide à celle de l'auteur des *Fleurs du Mal* acceptant la fausse vertu « révélée par les prophètes, inculquée de force par le fouet des prêtres et des ministres ».

« Dans le conflit originel qui opposait son anomalie sexuelle à la morale commune, il (Gide) a pris le parti de celle-là contre celle-ci, il a rongé peu à peu, comme un acide, les principes rigoureux qui l'entravaient; à travers mille rechutes il a marché vers SA morale, il a fait de son mieux pour inventer une nouvelle table de la loi. Pourtant l'empeinte chrétienne était aussi forte chez lui que chez Baudelaire : mais il voulait se délivrer du Bien des autres; il refusait de se laisser traiter au départ comme une brebis galeuse. A partir d'une situation analogue, il a choisi : autrement dit, il a voulu avoir une bonne conscience; il a compris qu'il se libérerait seulement par l'invention radicale et gratuite du Bien et du Mal ».

Sans doute, Sartre reste convaincu que, comme dit Francis Jeanson, « le véritable sujet, le sujet agissant, celui qui n'est pas condamné à voir tous ses actes se changer en gestes, c'est celui qui parvient à se dépouiller de son moi, à dépasser en lui tout « caractère », tout souci d'être quoi que ce soit, toute tentation de se laisser « prendre » en une quelconque « nature ». Cependant, il ne dit pas que Gide a choisi son anomalie sexuelle (Et bien entendu il ne dit

pas non plus — ce qui serait absurde — que cette anomalie sexuelle l'incline vers le fascisme!). Il présente celle-ci comme un élément de la situation particulière sur laquelle s'engrène la liberté de l'auteur de *Corydon*. Plus courageux que Flaubert et Goncourt, plus lucide que Baudelaire, celui-ci a surmonté dans une synthèse les deux aspects de sa réalité : sa contingence et sa liberté; sa facticité (son être de fait, son être-là) et sa transcendance (son pouvoir de se faire). Au lieu de vivre son homophilie dans la mauvaise foi et dans la honte, il l'a vécue dans l'authenticité. Gide est un héros de l'existentialisme parce qu'il a compris que l'homme est l'unique fondement de toutes les valeurs, injustifié, injustifiable.

Selon qu'il parle d'homosexuels imaginaires ou d'homosexuels réels, le ton de Sartre est différent : Lucien, Daniel, Inès (de *Huis-Clos*) sont des personnages déplaisants; l'auto-didacte de *La Nausée* est, comme Bouvard, ridicule et un peu touchant. Ces personnages n'ont pas « le courage de revendiquer la grande solitude libre, le choix de soi-même dans l'angoisse qui seront le lot et le destin d'un Lautréamont, d'un Rimbaud, d'un Van Gogh ». Leurs attitudes sont des attitudes d'échec et de mauvaise foi.

Par contre Lautréamont, Rimbaud, Gide, Genet sont des porteurs de lave — et Sartre les préfère aux porteurs de bave. Le rapprochement de Sartre et de Bourget, le projet d'essai ridicule sur l'homosexualité comme phase préparatoire au fascisme ne dépassent pas le niveau de la plaisanterie un peu laborieuse.

Reste à expliquer le cas de Lucien et de Daniel — Daniel, dont le modèle, nous apprend Simone de Beauvoir, cherchait l'amour fou dans les kermesses de Montparnasse. Ils deviennent fascistes parce que ce sont des révoltés qui n'ont pas le courage de devenir des révolutionnaires. L'opposition sartrienne du révolté et du révolutionnaire est une de ces vérités philosophiques que les grands philosophes laissent dans leur sillage, et qui valent indépendamment de la doctrine dont elles sortent.

« Le révolutionnaire veut changer le monde, il le dépasse vers l'avenir, vers un ordre de valeurs qu'il invente; le révolté a soin de maintenir intacts les abus dont il souffre pour pouvoir se révolter contre eux » (Baudelaire).

Lorsque Jean Genet feint d'accepter la morale bourgeoise, atroce et stupide, qui considère l'homosexualité

comme un vice, lorsqu'il souhaite un régime pénitentiaire plus féroce et qu'il admire la structure admirable des lois du monde bourgeois, il est révolté. (Et ce n'est pas sans quelque malice que Sartre lui dédie l'essai qu'il consacre à un autre grand révolté : Baudelaire). Mais il est révolutionnaire quand, en devenant le Poète, en trahissant le Bien pour le Mal et le Mal pour le Bien, il s'oppose seul et victorieusement à toute une société — tel Oreste, dans la scène finale des *Mouches*, tenant tête à une foule surexcitée.

Rimbaud, révolutionnaire, écrit : « Merde à Dieu », sur son pupitre d'écolier et chante la Commune en vers de sang et d'or. Baudelaire, révolté, accepte le conservatisme étriqué de Joseph de Maistre — le fascisme de l'époque. « *Il préfère être condamné par ces valeurs-là que blanchi au nom d'une éthique plus large et plus féconde qu'il devrait inventer lui-même... Dans cette société dont il veut être l'enfant terrible, il faut une élite de fouetteurs* ». (C'est à peu près ce que se dit Daniel en voyant défiler les S.S. sur le boulevard Saint-Michel).

Baudelaire ne négligeait rien pour qu'on le crût homosexuel. Il « fut embarqué », dit Buisson, « comme pilotin, à bord d'un navire marchand qui partait pour l'Inde. Il parlait avec horreur des traitements qu'il avait subis » (cité par Sartre). Il est sans doute à l'origine des bruits selon lesquels il aurait été chassé du lycée Louis-le-Grand pour homosexualité. Il teint ses cheveux en vert, porte des ongles de femme, des gants roses, de longues boucles. Camille Lemonnier a laissé de lui ce portrait : « A pas lents, d'une allure un peu dandinée et légèrement féminine, Baudelaire traverse le terre-plein de la porte de Namur, évitant méticuleusement la crotte et, s'il pleuvait, sautillant sur la pointe de ses escarpins vernis dans lesquels il se plaisait à se mirer ».

Comme les prêtres des messes noires, qui conservent ce qu'ils feignent de nier, les homosexuels scandaleux sont des révoltés, quand ce ne sont pas des bouffons. Exhibitionnistes plutôt qu'homophiles, ces pâles imitateurs de Baudelaire s'assimilent à Satan. « *Mais qu'est-ce au fond que Satan* », écrit Sartre, « *sinon le symbole des enfants désobéissants et boudeurs qui demandent au regard paternel de les figer dans le cadre du bien pour affirmer leur singularité et la faire consacrer?* ». Les homophiles d'Arcadie sont des révolutionnaires. Pas nécessairement des révolutionnaires poli-

tiques, mais — ce qui est plus rare, et peut-être plus difficile — des révolutionnaires moraux. En contestant par la dignité de leur vie les fausses valeurs et les jugements inauthentiques ils participent à ce qu'Alain appelait « la révolution permanente et diffuse ».

SERGE TALBOT.

BERNARD DE KERRAOU

UNE SI JUSTE MORT

« Aussi parfait et aussi passionnant que

LE POIDS DES AMES... »

Ed. Julliard — 290 p. — 13,50 F

Dr. SCHLEGEL

LES INSTINCTS SEXUELS

« des pages étonnantes sur l'homophilie
que tout arcadien doit lire... »

Ed. Payot — 15 F

LE COMBAT D'ARCADIE

ON CONFOND TOUT...

C'est agaçant, lassant... et pénible, de lire, si souvent encore — sous la plume de gens qui ne sont pas du tout mal intentionnés du reste — cette sempiternelle confusion... des tendances ou préférences homophiles... et de toutes ces « perversions » dont la liste et la liasse sont ficelées sous une étiquette de réprobation indignée : paresse, veulerie, alcool, drogue, enlacements divers dans « le vice », etc... Bref, tout le pandémonium du *Festin nu* de Burroughs.

Confusion typiquement américaine qui prend appui sur l'image conformiste du monde qu'a si bien décrite le professeur Boorstin (chez Julliard, 1963), et dont il est si difficile, même pour nos amis américains, de s'affranchir!

**

Ne nommons personne, même pas ce critique intelligent qui, après avoir lâché tous les grands mots, écrit un peu plus loin : « Mon tort est sans doute de vouloir trop comprendre, trop justifier, trop expliquer ce qui n'est après tout qu'un rush d'instincts. » Amorce sympathique d'une confession salutaire...

Il s'agit, on le devine, des comptes rendus très élogieux en général — et l'œuvre le mérite assurément — qu'a suscités *The Servant*, le film de Joseph Losey.

La revue *Adam*, elle, qui l'eût cru? va plus loin, et bascule dans la bassine saumâtre des préjugés traditionnels en proférant une condamnation globale et sans appel : « C'est la descente aux enfers par le biais de l'homosexualité et le film le plus trouble, le plus malsain et le plus osé jamais réalisé. Le thème de l'asservissement sexuel..., déjà exposé par Losey dans *Eva*..., est ici fouillé en profondeur... On

dissèque une passion méprisable, d'autant plus vraie qu'elle n'a pour seule explication que le sexe... Film sexuel... Le premier film d'épouvante psychologique. » (Mai 1964, page 51.)

On le voit, la vérité fait peur à ces Messieurs d'*Adam*!

**

Heureusement, Jean-Louis Bory à la radio et tous les critiques intelligents ont au contraire averti le public : ce n'est pas un film sexuel, c'est un film social. Tout comme *Le Journal d'une femme de chambre* et *Les Abysses*.

Le sexuel n'est qu'un cheminement latéral qui permet au social de se déclencher, de se révéler. Et cette tornade sociale — Joseph Losey l'a lui-même bien expliqué — il a voulu la décrire pour « provoquer les spectateurs..., les pousser à examiner la société dans laquelle ils vivent tranquillement... Société régie par des institutions dépassées ». (Interview recueillie par *France-Observateur*, 16 avril.)

**

Que la condition initiale de cette domination du Maître par le Valet ait été le prestige sexuel que, dès le premier instant, Dirk Bogarde exerce sur James Fox, c'est l'évidence.

Mais ce n'est pas là qu'est la « perversion ». Pas du tout! On peut être aristocrate anglais, architecte, et très bon garçon..., et n'éprouver aucune attirance véritable pour les femmes, comme aussi on peut être, dans les mêmes conditions, débardeur sur un quai de Marseille ou conducteur du métro de Paris. Ni les uns ni les autres de ces dissidents sexuels ne sont pour cela voués à quelque « perversion » que ce soit.

Certes on sait que l'attrait sexuel peut mener fort loin pas mal d'hommes... « d'hommes à femmes », disons le franchement. Cela se vérifie, se voit... chaque jour : on part avec la caisse, on fait des faux, on tue..., on devient idiot ou ramolli... Les journaux parlent-ils de « perversion »? Non pas! Tout au plus, écrit-on : « L'amour l'a rendu fou. »

Alors, distinguons...

**

Notre pulsion sexuelle, comme toute autre disposition fondamentale de l'être, peut, selon les circonstances, les mi-

lieux, la réaction des contemporains, nous être bénéfique ou malheureuse. La préférence homosexuelle est fréquemment le facteur déterminant d'une vie, d'une carrière qui ne connaissent aucune « dégradation morale ».

Celle de Tony l'aristocrate l'a mené assez bas... C'est entendu. C'est un cas.

Mais elle a mené Lawrence d'Arabie à l'héroïsme militaire et politique. Elle a mené Michel-Ange à une méditation esthétique et philosophique d'une exceptionnelle qualité.

Elle a été, cette pulsion sexuelle, fraternelle et sublime, créatrice et illuminante, pour Platon, pour Whitman, pour Cocteau, pour Britten, pour cent autres... ou tout simplement, elle a été le levier d'une force invincible, comme chez Vautrin. Elle est.

Nous constatons qu'elle peut, chez nous — comme d'autres pulsions peuvent, chez les hétérosexuels — amener le malheur et l'erreur.

C'est ce que dans *Victim* a expliqué Basil Dearden. C'est ce que peut suggérer en effet Joseph Losey dans *The Servant*.

Mais cet élément sexuel de l'aventure humaine, ce tropisme affectif — ou selon les cas, cette bisexualité oscillante — ne sont nullement une perversion : c'est un aspect de l'être. Une des mille et une possibilités de l'homme, de la femme, de tout ce qui vit.

Tony a succombé, affectivement, face au prestige de l'homme, que sa nature intime appelait, attendait.

Combien d'hommes succombent, eux, sous la fascination tyrannique qu'exerce sur eux la femme ! Jusqu'où ne les traîne-t-elle pas ? A quelles bassesses ! à quels « asservissements » comme dit *Adam*.

Asservissements, oui.

Perversités ? non.

Ne confondons pas.

Remarquons même que c'est tout le contraire. Mais sait-on encore aujourd'hui le sens de nos vieux mots latins, depuis qu'on nous les renvoie d'Amérique ?

*
**

La perversité, en tout cas, n'est ici que sociale.

Et *Arcadie*, sur ce terrain, ni ne s'offusque ni n'applaudit. Elle s'applique à comprendre.

LA CHRONIQUE DE SIMONE MARIGNY

Chères Arcadiennes,

De temps à autre, il en est une parmi vous qui se manifeste et réclame : on ne s'occupe pas assez des Arcadiennes en *Arcadie*. Une voix monte, résonne et André Baudry y répond. On ne l'appelle jamais en vain !

Aussitôt, il m'accroche entre deux voyages et réclame à son tour : une nouvelle, une conférence, de quoi nourrir les Arcadiennes.

Le temps me manque hélas ! Partie trois semaines pour commencer un nouveau livre, mon tiers de manuscrit repose au fond d'un tiroir depuis mon retour. Dormira-t-il six mois, un an ? Je n'en sais rien. Des tâches plus urgentes me harcèlent, bousculent mes résolutions, débordent mes horaires déjà bien encombrés.

La place réservée à *Arcadie*, où la loger ? Combien je regrette, pourtant, de ne pas retrouver plus souvent la bonne et chaude ambiance fraternelle de la rue Béranger ; et je profite de cette chronique pour saluer au passage mes amis Arcadiens que je délaisse avec chagrin.

J'avais donc suggéré à André Baudry cette chronique, plus facile à faire, disais-je, car une réponse vous arrive spontanément. Encore faut-il avoir matière à répondre ! Chères Amies, lorsque j'écrivais dans ma première chronique que les femmes n'ont pas de problèmes — ou si peu — je n'avais pas tort à en juger par votre silence. La suggestion d'un dialogue entre nous m'a valu une lettre, une seule !

C'est assez, me direz-vous, pour y répondre et je le pense aussi. Tant qu'il y aura une lettre, je m'efforcerai de garder le contact et je souhaite de tout cœur pouvoir apporter ainsi un peu de chaleur amicale à cette Arcadienne, peut-être la seule, qui la réclame.

Toutefois, ce qu'elle demande aujourd'hui est tellement exorbitant, que je crains fort de devoir laisser sur son insa-

tisfaction notre seule insatisfaite — je ne dis pas cela avec ironie, chère Mademoiselle, mais par humilité — car ce que me suggère tout simplement cette lettre, c'est d'être, pour les Arcadiennes, un autre André Baudry! Comme s'il pouvait y en avoir deux!

Par égard pour la modestie de notre directeur, je ne dresserai pas la liste de ces qualités qui me manquent pour l'égaliser. Il fait métier de se donner aux autres et moi, je dois grignoter un peu du temps que je consacre à mon métier pour m'intéresser aux autres. Dieu merci! Il n'est si grave souci d'affaire, si absorbante tâche qui m'enlève le goût des contacts humains. Il me paraît, d'ailleurs, que c'est un moyen de préserver son intégrité que de garder intact au fond de soi ce besoin de donner — on en reçoit tant! — d'échanger, de percevoir.

Tout comme la plus belle femme du monde, je ne donnerai donc que ce que j'ai : le temps de vous écouter, le temps de vous répondre, le temps de vous aider si j'en suis capable.

J'avais écrit dans ma première chronique que, soit par discrétion, soit par hypocrisie, les Arcadiennes passaient inaperçues.

— « Cela est si vrai », écrit l'auteur de ma lettre, « que nous passons à côté d'elles sans qu'elles nous voient, sans que nous le devinions... Nous continuons à errer à la recherche de ceux que nous croisons peut-être chaque jour, continuant à nous regarder sans nous voir, à nous écouter sans nous entendre. »

Dans mon esprit, cette discrétion des Arcadiennes était tout à fait louable et je ne pensais pas qu'elle puisse chagriner qui que ce soit. Mademoiselle, je crois que vous ne savez pas voir et surtout pas sentir. Je crains que votre manque de confiance en vous ou votre timidité en soient la cause. Cette chance, dont vous parlez par ailleurs, et que vous laissez passer, vous ne savez pas vous en servir. La chance est un animal qui s'apprivoise très facilement lorsque l'on croit en lui.

Vous méprisez les bars spécialisés et vous avez raison, mais, croyez-moi, il n'est nul besoin de fréquenter ces endroits pour se connaître entre soi et, même lorsque l'attitude ou le physique ne laissent rien soupçonner, il y a des regards qui ne trompent pas et des échanges que l'on peut

orienter. Un bon moyen : mettez la conversation sur le racisme, enchaînez sur les minorités, les homosexuels en général. On est pour ou on est contre — généralement en bloc. Si l'on est pour par générosité ou indifférence, il est facile de le reconnaître. Si l'on est pour avec intérêt, deux cas se présentent : vous avez une chance ou vous n'en avez pas. Cela devient une question d'œil : il s'allume ou il s'éteint. A vous de juger!

Sur ce conseil pratique où j'ai essayé de mettre plus d'humour que le sérieux rituel et affligeant des « courriers du cœur », je termine pour vous, chère Mademoiselle, en vous remerciant de votre amicale confiance.

S. M.

AU CLUB DES PAYS LATINS,

de fin Mai à fin Juillet 1964

ROGER DEVOISIN - LAGARDE

expose : *Dessins, Peintures, Reproductions d'Icônes*

UNE NOUVELLE REVUE AUX U.S.A.

JANUS SOCIETY

— 18 F l'abonnement —

34 South. 17 th Street. Philadelphia

LIVRES ANCIENS LIVRES NOUVEAUX

LES QUATRE SENS DE LA VIE

de ALAIN DANIELOU.

A qui d'entre nous n'est-il pas arrivé de rêver au radieux paganisme antique, aux rites homosexuels des cultes syriens, aux philosophies pédérastiques de la Grèce? Tout récemment encore, dans son beau livre *L'Érotisme d'en face*, Raymond de Becker nous rappelait tout ce que l'Occident a perdu, sur le plan de l'équilibre humain, en adoptant, face à la sexualité, la doctrine chrétienne issue des sombres tabous des prophètes juifs.

Or, le paganisme antique existe encore de nos jours — séparé de nous par quelques heures d'avion, dans l'Inde traditionnelle; et Alain Daniélou, qui y a vécu vingt ans et qui connaît les aspects les plus ésotériques de l'Inde mieux qu'aucun autre Européen, nous en ouvre l'accès par ce livre tout frémissant de sympathie, qu'il intitule précisément *Les quatre sens de la vie* (1), du nom de la doctrine hindouiste du *Purushârta* qui constitue l'essence de la sagesse indienne.

Quels sont donc ces « quatre sens » de la vie humaine? ce sont les quatre réalisations de soi, respectivement sur le plan moral (devoir, vertu...), sur le plan social (réussites professionnelles, richesse, honneurs...), sur le plan sensuel (plaisir, sexualité...) et sur le plan spirituel (libération de l'âme, anéantissement mystique). La seule présence, en troisième position, du *kâma* (sens érotique de la vie), montre à quel point nous sommes loin du christianisme, et proches de l'Antiquité païenne. Pour les Hindous traditionnalistes, le plaisir sexuel n'est pas un péché, un mal, un aspect sordide de la vie, mais un des quatre devoirs religieux et moraux fondamentaux de l'homme. Il y a là de quoi rêver, pour nous autres Occidentaux « blessés », comme dit Raymond de Becker, par seize ou dix-sept siècles de christianisme!

Mais il y a mieux. En effet, restés proches des origines préhistoriques du sentiment religieux (leur polythéisme, naguère étudié par Alain Daniélou, en est la preuve), les Hindous ont conservé vivace le sentiment de l'étrangeté, donc du caractère sacré, au sens propre

(1) Alain Daniélou, *Les quatre sens de la vie. L'Inde traditionnelle*. Paris (Librairie Académique Perrin, collection « Les grandes aventures de l'Esprit »), 1964. In-8°, 249 p.

du terme, de l'inversion sexuelle — de ce que Maranon appelle les « états intersexuels ». L'effémination de l'homme, le travesti, leur apparaissent, comme autrefois aux fidèles des cultes syriens, d'Attis et de Dionysos (comme aussi aux Indiens d'Amérique du Nord dont Catlin a observé les mœurs au siècle dernier), chargés de vertu mystique, lourds de signification religieuse : « l'homme à tendances androgynes, en qui s'unissent certains aspects masculins et féminins, possède un caractère sacré particulier, car il symbolise en quelque sorte la résultante de l'union des principes, la substance de la richesse et de la vie » (*Les quatre sens de la vie*, p. 150).

L'inverti sexuel, surtout l'inverti passif, jouera donc un rôle essentiel dans les rites de la religion hindouiste. Les prostitués masculins, tels les « consacrés » des temples babyloniens d'autrefois, « forment une catégorie à part, une sorte de caste, ayant des privilèges sociaux et religieux » (p. 150).

En fait, aux yeux des mystiques hindous, seule l'androgynie idéale pourrait constituer le plein épanouissement humain. L'être parfait est « à la fois actif et passif, amant et maîtresse » (p. 189). De là, les rites propres au culte du dieu Krishna, qui encouragent « des états d'ambiguïté sexuelle... pour mieux se rapprocher de l'amant divin » (p. 190), car Krishna est, par excellence, le dieu « habile dans tous les arts amoureux », qui dispense à ses fidèles des jouissances surhumaines, où la volupté et la souffrance se mêlent en des paroxysmes qui laissent loin derrière eux les laborieux et pédants fantasmes du « divin marquis ».

Bien entendu, cet aspect particulier de l'hindouisme traditionnel n'est qu'une des mille facettes de cette philosophie, si profondément différente de la mentalité occidentale, qu'Alain Daniélou expose dans son livre avec toute la ferveur de l'initié.

L'exagérerais en disant que tous les aspects de l'hindouisme m'ont, personnellement, autant séduit que celui-là. L'apologie, par Alain Daniélou, du système des castes, notamment, est loin de me convaincre, encore qu'il s'en fasse l'avocat avec une chaleur qui donne à réfléchir malgré qu'on en ait. Mais quoi! nos structures mentales sont ce qu'elles sont, et sans doute d'autres lecteurs réagiront-ils différemment! De toute façon, quand on appartient à une société comme celle de l'Europe occidentale, on n'a pas à faire la petite bouche en ce qui concerne les autres, ni à prétendre donner des leçons.

A quelque point de vue que l'on se place, voici donc un livre passionnant, un véritable aiguillon pour l'esprit. Alain Daniélou y confirme, une fois de plus, ses qualités éminentes d'écrivain et de philosophe. Et l'on ne peut, en le refermant, que déplorer avec lui que le puritanisme anglo-saxon des dirigeants actuels de l'Inde, si étranger aux traditions hindoues, menace l'avenir de cette antique civilisation, qui reste (même si on n'en adopte pas toutes les valeurs) un des grands destins de l'humanité.

MARC DANIEL.

L'AUTOMATE

de ALBERTO MORAVIA (1).

Il est toujours agréable à un Français d'apprécier le talent littéraire d'Alberto Moravia. A plus forte raison un Français Arcadien, plein des réminiscences d'Agostino et du Conformiste, ne peut-il que se réjouir de voir publier la traduction d'un recueil de nouvelles de l'excellent écrivain transalpin.

Les Editions Flammarion ont réuni quarante et un petits récits, très courts puisque chacun ne compte que sept pages en moyenne : simples anecdotes, scènes furtives puisées dans la vie courante et banale de nos voisins Italiens, mais avec un don particulier du détail piquant, de la situation scabreuse, de la pointe humoristique, qui procède du subtil esprit de pénétration de l'auteur.

Deux de ces nouvelles méritent d'être citées dans notre Revue; elles ont pour titres *La belle vie* et *Le poète et le médecin*. Elles se trouvent, bien entendu, en plein milieu du recueil : avez-vous remarqué, amis Arcadiens, qu'il en est presque toujours ainsi, qu'il s'agisse d'histoires détachées ou d'un roman dont les passages les plus « engagés » sont rarement au début ou à la fin de l'ouvrage?... Procédé littéraire qui se justifie pleinement par le double souci de ne pas heurter dès l'abord le lecteur sourcilieux et d'éviter de le laisser sur une impression finale qui pourrait lui déplaire.

La belle vie intéressera les Arcadiennes. C'est l'histoire d'une femme autoritaire sachant parfaitement mener sa barque et vivant en compagnie d'une jeune demeurée qui, arrachée à une famille médiocre et miséreuse, trouve auprès de son amie le bonheur sentimental et une notable amélioration de situation. Lorsque le frère de la jeune fille fait une démarche auprès des deux femmes pour que sa sœur réintègre le foyer familial, il se heurte à un refus formel de l'une et de l'autre. En antithèse de l'incompréhension et de l'attitude scandalisée de ce gros lourdaud de frère, se détache l'appréciation franche et courageuse formulée par Alberto Moravia : les choses sont très bien ainsi et c'est pour la jeune sotte un parti inespéré.

Par mesure de compensation *Le poète et le médecin* est destiné aux Arcadiens. Récit un peu plus brumeux, plus enveloppé, plus discret, où « un jeune homme au visage fin » en aborde un autre sans le « connaître, le fixe de ses yeux brillants » au point que son interlocuteur « en éprouve une sorte de gêne », lui propose une promenade

en voiture « afin d'aller s'étendre dans un champ de blé, parmi les épis », ajoute qu'il « n'a pas envie d'y aller seul », s'exprime « d'une voix excessivement douce », apprend avec désolation que l'autre attend son amie et, lorsque la jeune fille apparaît, invective celle-ci, la giflote et s'enfuit (en somme, un prime-sautier qui a des réflexes à base de complexes...).

Bien entendu, les amateurs de bonne littérature et surtout de fine psychologie trouveront un plaisir extrême à lire, de surcroît, les trente-neuf autres nouvelles, d'inspiration « orthodoxe ».

RAYMOND LEDUC.

AU FOND DE L'HOMME, CELA

par GEORG GRODDECK (1).

Cet ouvrage, écrit en 1923 et traduit tout récemment de l'allemand, est constitué par une série de lettres familières, adressées par l'auteur (1866-1934) à une de ses patientes.

Il révérait Freud comme son maître mais il possède une vision des choses neuve et originale. Pour lui, les maladies de l'homme sont une représentation symbolique de ses prédispositions psychologiques, pouvant être traitées par les méthodes freudiennes aussi bien que n'importe quelle névrose. Il se refusait à séparer l'esprit et le corps : ce sont des modalités d'être différentes. On peut le considérer comme le père de la médecine psycho-somatique encore que certaines de ses hypothèses ne soient pas encore admises.

C'est jusqu'au tréfonds de l'inconscient qu'il pénètre pour saisir le *cela* (*der das*, le mot a été forgé par lui) opposé au *moi*. L'homme est vécu par quelque chose d'inconnu qui préside à tout ce qu'il fait et à tout ce qui lui arrive, le *ça* dont précisément traitent ces lettres. Le conscient s'efforce de découvrir des systèmes et de caser la vie dans des sacs et des tiroirs, cependant que le *ça* crée sans cesse ce qu'il veut de forces qui mènent tout.

Ce livre d'un poète et d'un voyant rend la philosophie des profondeurs — avec ses résistances, ses refoulements, ses transferts et ses symboles — aimable et intelligible; il est riche de suggestions et fournit un thème à d'innombrables réflexions.

(1) Editions Flammarion, 1964. 300 pages. Prix : 12 F.

(1) Gallimard, 1963. Prix : 22 F.

Bonne occasion pour les homophiles de prendre contact avec elle; moins que d'autres, puisqu'aussi bien elle s'occupe de leurs problèmes, ils ont le droit de l'ignorer.

Mettons en tête des lettres que l'auteur consacre à l'homosexualité, avec des constatations et des hypothèses lourdes de conséquences (pour lui, l'être humain est bi-sexuel toute sa vie), ce préliminaire qu'il faut encore asséner, quarante ans après qu'il a été écrit, sur beaucoup de têtes dures :

« Les mots **contre nature**. Pour moi, c'est une des expressions de la mégalomanie de l'homme, qui se veut seigneur et maître de la nature. On divise le monde en deux parties : ce qui convient momentanément à l'être humain est naturel; ce qui lui déplaît, il le considère comme contre nature. Avez-vous déjà vu quelque chose qui soit « contre » la nature? « Moi et la nature », c'est là ce que pense l'homme et cette identité avec Dieu ne lui fait même pas peur. Non..., ce qui est naturel, même si cela vous semble aller contre toutes les règles et offenser les lois de la nature. Ces « lois de la nature » sont des inventions des hommes, on ne devrait jamais l'oublier, et si quelque chose ne s'accorde pas avec elles, c'est la preuve que les lois de la nature sont fausses. Rayez l'expression **contre nature** de votre vocabulaire habituel; ainsi vous direz une bêtise de moins. »

Georg Groddeck ne nous berce pas d'illusions. Songeant à nous, il écrit : « Il y a dans la vie beaucoup de tragédies attendant encore le poète qui les chantera. Peut-être ne viendra-t-il jamais? » et il expose les raisons pour lesquelles on ne peut s'attendre à un rapide changement de jugement en ce qui concerne l'Homosexualité.

Quoi qu'il en soit, en raison de ce livre, bénissons sa mémoire car c'est avec des armes de lumière qu'il défend — en restant sur le seul terrain scientifique — l'homme injustement attaqué.

ROBERT AMAR.

L'APPRENTI SORCIER

par l'auteur de « *Le Vieillard et l'Enfant* » (1).

Que dire de ce petit livre? N'exalte-t-il pas tout ce qu'**Arcadie** s'interdit d'évoquer, un prêtre subornant son élève, les amours de deux mineurs dont un n'a pas plus de treize ans, pour ne point parler de nombreuses scènes de sado-masochisme?

(1) Julliard. Prix : 9,90 F.

L'auteur, on le voit, a fait si bonne mesure qu'on peut la croire comble.

Et cependant on sait de reste que ce n'est pas avec de bons sentiments qu'on fait les livres les meilleurs et je veux croire les lecteurs d'**Arcadie** ou à tout le moins bon nombre d'entre eux assez avertis.

Rejetterons-nous cet étrange cousin du Sarladais, de ce Périgord noir, terre non point de Béotie mais de magie et de superstitions?

Ce serait je le crois regrettable.

Dans ce roman on retrouve à peine transposée la situation-clé de « *Le Vieillard et l'Enfant* » : la domination passablement sadique d'un adulte sur un jeune garçon très solitaire... et très acquis à ces méthodes d'éducation.

Simplement ici le sabre a cédé la place au goupillon et c'est un prêtre sentant d'ailleurs fortement le fagot qui a pris le relais du colonel.

Comme dans le premier récit de l'auteur l'adolescent est partagé entre la sensualité et le désir d'acquiescer des pouvoirs, d'écrire aussi.

C'est un monde inquiétant et sauvage que celui d'Abdallah Chaamba, mais clair.

Les forces occultes y prédominent et sont fréquemment invoquées par le prêtre dans ce presbytère blanc, vide, désert, à l'ombre d'une église ancienne, assez inquiétante, elle aussi commanderie du Temple sans doute, non loin de la Vézère rapide et dangereuse.

L'ambiguïté des sentiments du narrateur est complète : il se prétend très viril mais hésite à se définir suivant les heures, homme, femme... ou nymphé.

Il peut être pour celui qu'il appelle assez étrangement « son prêtre » une épouse douce, obéissante et soumise et aussi une servante jeune et dévouée, ce qui nous conduit assez loin du collégien venu parfaire son latin en bien curieuse compagnie.

Un peu de fraîcheur au centre de ces aridités est apportée par l'idylle très tendre des deux garçons, seize et treize ans : « Il était », dit l'ainé du plus jeune, « plus fille qu'une fille véritable. Nous étions du même sexe, de là mon bonheur dans la paix du matin ».

Mais les instants de bonheur sont toujours brefs et très vite cette oaristys sera troublée par les hommes.

Il vaut mieux toutefois avoir affaire aux gendarmes qu'aux inquisiteurs et le héros n'aura guère de peine à leur dérober son âme.

Il est une emprise à laquelle il n'échappera pas, même s'il évite de nous en faire la confidence, celle du prêtre sorcier qui connaissait avec une exacte intelligence sa chair et qui avec une habileté de rebouteux le modelait de la tête aux chevilles.

Au feu de cet enfer, Abdallah Chaamba n'a pu jusqu'à ce jour dérober aucun de ses livres.

SINCLAIR.

CINÉMA

THE SERVANT

film anglais de JOHN LOSEY.

C'est, ou de peu s'en faut, le Journal d'un valet de chambre, rapprochement qui n'est certes pas à l'avantage de Bunuel. Entre la sclérose de l'un et la maîtrise intelligente de l'autre, aucune commune mesure. Il est malaisé de vieillir au cinéma tout comme dans la vie.

Losey est un grand réalisateur. On lui doit quelques très bons films et notamment *Les Criminels* dont on a rendu compte ici même. Et maintenant il nous donne un ouvrage d'une qualité telle qu'il passe très au-dessus de la tête de ce public moyen quotidiennement abêti par des histoires de gangsters, d'espionnage.

Losey s'est attaqué à un thème vieux comme la littérature (de Cervantes à Molière et Beaumarchais, sans oublier Daniel de Foë ou Jules Verne), les rapports de maître à serviteur.

Les ressorts cachés de ces intimités n'ont pas été souvent démontrés — et Dieu sait cependant si comme toutes les cohabitations, celle-ci n'est pas fertile en monstres.

Le maître, ici Tony, est un garçon blond, élégant, vaguement architecte pour pays sous-développés, nonchalant et membre de la gentry.

Le serviteur, Barrett, est brun, d'une correction apparente très stricte, plus marqué par l'âge et par la vie. Son premier soin est de neutraliser la fiancée-maitresse Susan, de lui substituer Vera qui est sa chose, puis d'écarter Vera pour régner seul. Le conflit qui se termine par la défaite de Susan fera ricaner de joie tous les Arcadiens pour qui l'humiliation de la femme en tant que rivale est le premier but. Il serait vain de leur démontrer ici l'étendue de leur erreur. Très sagacement Losey a jeté une lumière crue sur cette société qui pourrit lentement sous de nobles frontons.

Tony pas plus que Barrett n'échapperont aux conventions du monde suranné où ils s'acharnent à vivre : les rapports seront inversés, le serviteur écrasera son maître et le réduira à une étroite sujétion. Rien au fond ne changera.

Tout l'art de Losey aura été d'éviter les scènes inutiles, de ne jamais émettre un jugement de valeur et de laisser à l'ambiguïté de chacun le champ le plus largement ouvert.

Après *La Victime* ou Dirk Bogarde déjà se signalait, c'est le second film de qualité que nous envoie l'Angleterre. L'homosexualité y est tout autre chose qu'une caricature propre à faire pouffer le spectateur « normal ».

D'où le désarroi et l'incompréhension d'une grande partie du public — même professionnel. Qui constituera le sottisier des réflexions entendues en cours de projection ou à la sortie?

Bien rares sont les œuvres où un art aussi grand s'allie à une pudeur vraie, même dans les scènes finales, très oniriques, du style de celle où l'on voit Barrett, jouant avec son maître, monter lentement l'escalier en disant : « Où te caches-tu avec ton secret honteux? »

Si, comme Losey l'a dit dans une interview, son film est une provocation, une provocation poussant les spectateurs « à examiner la Société dans laquelle ils vivent tranquillement en acceptant toutes ses tares », comment ne pas applaudir à ce dessein?

Si *The Servant* ne peut résoudre ces problèmes il a, au moins, le grand mérite de les poser en troublant, espérons-le, quelques-unes de ces bonnes consciences trop aisément satisfaites qui foisonnent autour de nous.

Invitons tous les Arcadiens à ne pas manquer d'aller admirer *The Servant* avant qu'il ne quitte nos écrans.

SINCLAIR.

LE SILENCE (TYSTNADEN)

film de INGMAR BERGMAN.

Est-ce le film le plus important de Bergman à qui l'on doit tant d'œuvres exceptionnelles?

Peut-être pas mais à coup sûr un des plus parfaits, des plus captivants pour les homosexuels.

Oh certes c'est ici l'univers des femmes qui est minutieusement évoqué et aussi celui si particulier de l'enfance. A ce titre il ne devrait laisser indifférent aucun d'entre nous, fût-ce le plus intransigeant, le plus opposé au sexe adverse.

Ce n'est pas par facilité, pour mieux triompher des censures que Bergman a mis en scène exclusivement des femmes et restreint les hommes au rôle d'objet, d'observateur lucide et inefficace.

L'anecdote est très dépouillée : deux sœurs dont l'une, Esther, est gravement malade, sont contraintes à faire halte dans un pays dont la langue leur est inconnue; elles y sont la proie de leurs démons : pour l'une la nymphomanie, pour l'autre l'homosexualité, l'onanisme, l'alcoolisme.

Entre elles, témoin inexpérimenté mais lucide, un garçonnet, fils de la sœur cadette Anna.

Par-dessus le tout la solitude de chacun, la chaleur d'un été impitoyable, le silence auquel ont contraint l'impossibilité de communiquer avec des êtres dont la langue vous est fermée, les menaces de guerre aussi.

Entre Esther, Anna les deux sœurs ou Johan le garçonnet, même mur de silence, même isolement.

Hormis l'ouverture et le final situés dans deux compartiments de chemin de fer, thème cher à Bergman, tout se passe dans un palace vieillot et baroque, sorte de Marienbad moins cérébral et plus vénéneux — tout simplement parce que plus vrai.

Entre les deux sœurs que tout oppose, le petit garçon Johan découvre le monde et comme l'a dit un critique, par ailleurs peu bienveillant, se prépare « un avenir de pédéraste ». N'est-ce pas très souvent le lot des enfants trop sensibles?

Au cours d'une scène où Johan pénètre dans la chambre qu'habite une troupe de nains espagnols, on s'empresse de le revêtir d'une robe de fillette et nous ne pouvons croire que c'est là un hasard.

Et lorsque sans forfanterie mais sans timidité Johan, dépouillé de cette robe, après avoir contemplé la toile baroque qui orne un des couloirs de l'hôtel et vu sa mère embrasser à pleine bouche un domestique, urine sur les tapis du palace, cet acte a la portée d'un jugement de valeur.

Aveuglement, sensualité, solitude, animadversion, dérégulation, tels sont les thèmes majeurs qui sous-tendent cette œuvre et Bergman a su en jouer avec un art accompli.

Troisième de ses films de « chambre » après « Comme dans un miroir » et « Les Communiantes », le Silence est parvenu à recréer, avec une maîtrise que beaucoup ont cherché sans l'atteindre (Cocteau notamment), le désert de la sensualité, cet enfer.

SINCLAIR.

CONTRESENS ANGLO-SAXONS

On se souvient peut-être de « Giovanni mon ami » paru il y a quelques années et dont notre ami Marc Daniel avait fait une critique dans l'ensemble favorable.

C'est dire qu'on ne nourrit aucun ressentiment à l'encontre de son auteur James Baldwin qui a longtemps vécu en France et qui est un des écrivains noirs parmi les plus marquants aux Etats-Unis.

Pourquoi faut-il trouver sous sa plume dans un récent volume d'essai, « Personne ne sait mon nom », une opinion proprement délirante sur Gide?

Qu'on en juge : « Le dilemme de Gide, son combat, son échec..., témoignent en faveur d'une masculinité puissante et prouvent qu'il n'a jamais réussi à échapper à cette masculinité. »

Une méconnaissance aussi parfaite de l'homme qu'était Gide, des ressorts qui le mouvaient a de quoi confondre. Parmi les milliers d'appréciations dont il a fait l'objet en est-il beaucoup qui soient plus propres à faire sourire?

Il est vrai qu'un peu plus loin, Baldwin, généralisant, apprécie en ces termes la condition réservée à l'homosexuel dans la vie : « Le malheureux inverti ne peut trouver son salut que grâce à une effroyable tension de toute son énergie afin de ne pas retomber dans un monde inférieur dans lequel il ne rencontrera jamais ni homme, ni femme, où il est impossible de trouver un amant ou un ami et où l'occasion d'entretenir des relations authentiquement humaines a complètement disparu. »

Aimables perspectives! et qu'en termes galants... Arcaïens, mes frères, j'en appelle à tous ceux — nombreux j'en demeure persuadé — qui ont eu l'heureuse mais non point exceptionnelle fortune de rencontrer sur leur route hommes et femmes, amants et amis.

Un des buts de cette revue est de battre en brèche cette notion si répandue du fatum, de la malédiction qui frapperait l'homophilie.

Il n'en est que plus décevant de trouver, dans un essai par ailleurs estimable et qui dans cet unique fragment aborde le sujet de l'homosexualité, des jugements aussi aberrants.

Je ne suis pas éloigné de penser que puritanisme, homosexualité et négritude constituent un fardeau trop lourd pour les mêmes épaules et ne faut-il pas rappeler ici l'antique sentence : « Ceux que Jupiter veut perdre, il les rend fous. »

SINCLAIR.

Après ROMA AMOR (160 F),

Après EROS KALOS (160 F),

SHUNGA

L'érotisme japonais

Très nombreuses illustrations

Ed. Nagel — 168 F

EN PLEIN CENTRE DU MARAIS
DANS UN CADRE DIGNE DE VOUS RECEVOIR

CHRISTOPHER

Restaurant

Déjeuners d'affaires	11, rue Beautreillis
Dîners aux chandelles	PARIS-4°
Soupers après spectacle	Réserv. 272-39-30
Chaque jour jusqu'à l'aube	Métro : Saint-Paul, Bastille, Sully-Morland

MAROC

HOTEL DES DUNES — AGADIR

SA CUISINE...

SON CADRE UNIQUE...

SON AMBIANCE...

Tél. : 126 — B.P. : 281 — AGADIR

UN CENTRE ANTIQUE
DE LA MEDITERRANEE :

SYRACUSE

(au Cap, 3 km de la ville — Sicile)

AU BOHEMIEN D'OR

Via la Maddalena 4

(Pension complète : 30 F par jour)

PLACE PRIVÉE

Arcadiens, vous serez les bienvenus!

SYMPATHIQUE ACCUEIL CHEZ

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR

167, boulevard du Montparnasse, Paris (VI°)

DAN. 91-66

(ouvert tous les jours de 9 h à 20 h)

(le lundi soir jusqu'à 22 h)

Une remise est consentie aux Arcadiens

BAR — RESTAURANT

« ROBERT »

8, rue de la Boucherie

Descente Porte-Fausse

VIEUX NICE

Téléphone : 80.00.80

CANNES

HOTEL P.L.M. **

Entièrement rénové

3, rue Hoche

Tél. : 39-20-19

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

« CHEZ MARIA »

Spécialités bretonnes

Arcadiens, faites-vous connaître,
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV^e)

Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI